

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

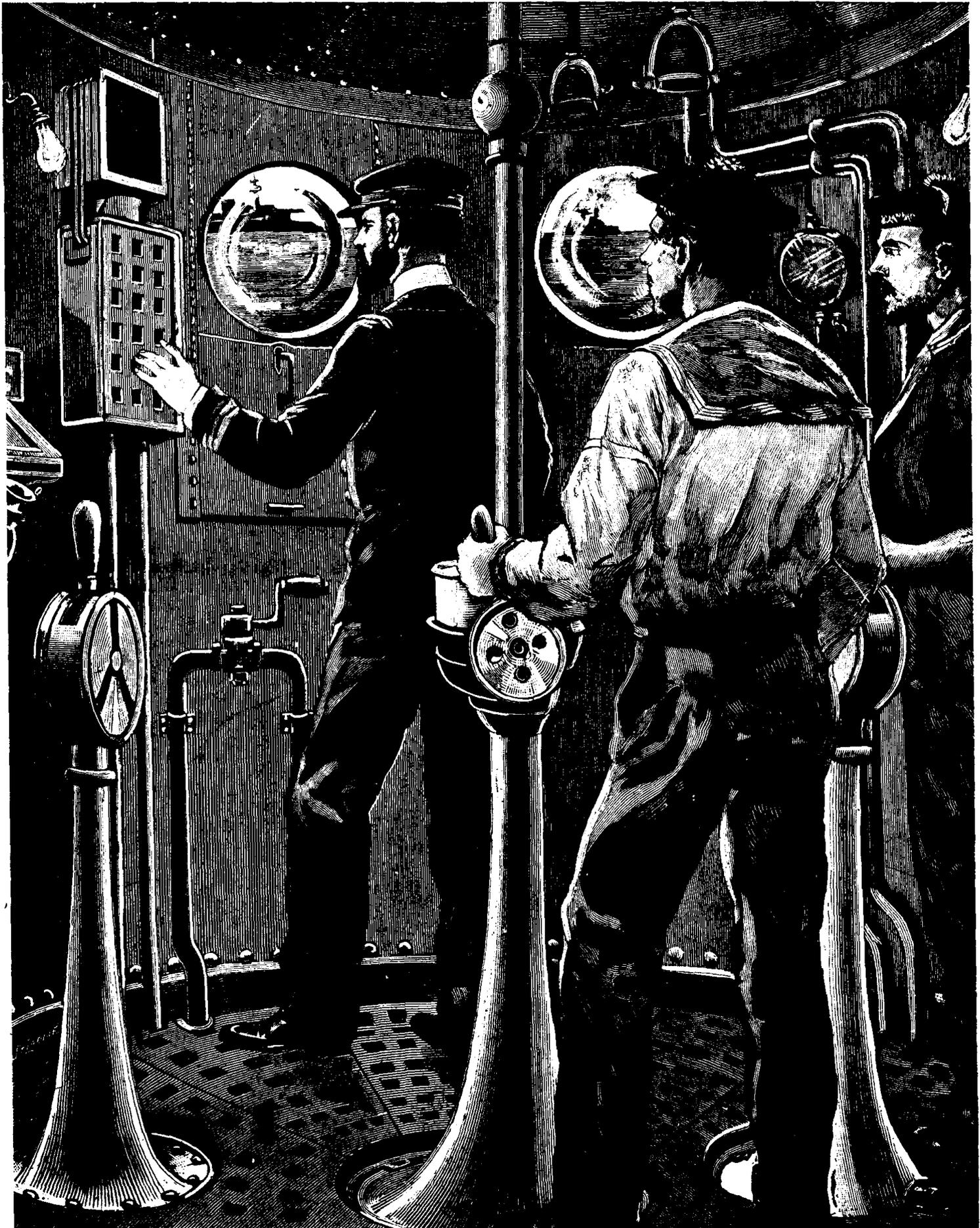
Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15^{ME} ANNÉE, No 775.—SAMEDI, 11 MARS 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires
Bureaux : No 42, PLAGE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA FUTURE GUERRE MARITIME.—La coupole d'un sous-marin (Voir l'article)

LE MONDE ILLUSTRÉ L'ÉCOLE LITTÉRAIRE DE MONTRÉAL

MONTRÉAL, 11 MARS 1899

M. L.-O. DAVID

SOMMAIRE

TEXTE.—Primes ! Primes ! !—L'école littéraire de Montréal, par de Marchy.—L'épiphanie à Jérusalem.—Poésie : Le banquet des Notaires, par Z. Mayrand.—Légende canadienne, par Dr J.-N. Legault.—Un écho du cœur, par A. Alain.—Poésie : Chant du retour, par Edmond Haraucourt.—Le danger de la critique.—Chronique parisienne, par Rodolphe Brunet.—Les sous-marins, par P. Colonnier.—Feu M. F.-X. Demers.—Le méconnu, par Almanzor.—Anecdote papale.—Nos fleurs canadiennes, par E. Z. Massicotte.—Bibliographie.—La gamme des douleurs, par Ta Petite Nonore.—La mode.—L'oreille fine.—Amusement.—Jeux et amusements.—Rebus.—Devinette.—Choses et autres..

GRAVURES.—La future guerre sous-marine : La coupole d'un sous-marin.—Terreneuve : Un gardien de pêche et sa famille ; Phare de Galatry ; Quai de la Roncière.—Portraits de MM. L.-O. David et F.-X. Demers.—La future guerre maritime : Le bateau sous-marin le *Gustave-Zédé*.—La fête de l'Épiphanie à Jérusalem : Arrivée des pèlerins au Jourdain.—Mode.—Devinette, etc.

PRIMES !! PRIMES !!!

A NOS ANCIENS ET NOS NOUVEAUX ABONNÉS

Grande innovation, innovation heureuse, au journal des familles LE MONDE ILLUSTRÉ.

Déjà, LE MONDE ILLUSTRÉ distribue chaque mois, en espèces, et par un tirage public au sort, une forte somme entre tous ses abonnés. Aujourd'hui, à cette prime goûtée et loyalement payée chaque mois, LE MONDE ILLUSTRÉ en ajoute une nouvelle, qui fera sensation.

Toute personne qui enverra à l'administration, 42, place Jacques-Cartier, à Montréal, le prix d'un abonnement d'un an, aura le droit de choisir, dans la liste ci-dessous, une prime de la valeur d'un dollar, prime qui peut être composée au gré de cette personne, pourvu que le chiffre d'un dollar ne soit pas dépassé.

Deux abonnements d'un an, payés, donnent droit à choisir une valeur de deux dollars, et ainsi de suite. Un abonnement de six mois, payé, donne droit, par faveur spéciale, à un ou plusieurs objets formant un chiffre de cinquante centimes.

Les objets de la liste ci-dessous sont de toute fraîcheur.

MODIFICATION : L'administration de notre journal décide que la prime, dans les conditions que nous venons d'exposer, sera donnée à n'importe quelle personne—abonné ancien ou nouveau—envoyant le prix de son abonnement d'avance.

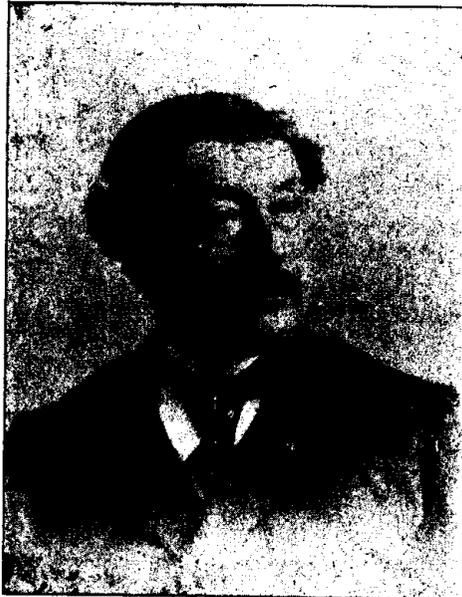
Ainsi, si quelqu'un de nos fidèles abonnés nous envoie d'avance le montant, non seulement de son abonnement, mais encore celui d'un autre abonnement pour un de ses amis, cet ancien abonné, pour les \$6.00, qu'il nous envoie, a droit à \$2.00 d'objets. S'il n'envoie que son abonnement d'un an, \$3.00, il a droit à la valeur d'un dollar, et ainsi de suite.

Voici la liste des objets à choisir :

Boîtes de papeterie de fantaisie, imitation alligator...	\$1.00
Boîtes de papeterie de fantaisie, couvertes en peluche ornements argentés.	1.60
Boîtes de papeterie de fantaisie, avec glace biseautée.	1.75
Boîtes de papeterie de fantaisie, avec glace biseautée.	2.40
Encriers Majolika (artistique).	1.25
Statuettes bronze, sur piédestal, (sujets divers).	50
Memorandum, cuir, avec fermoir et crayon.	25
Antoinette de Miracourt, par Mme Leprohon.	50
Le Loup Blanc, par Paul Féval.	60
Une de perdue, deux de retrouvées, par G. de Boucherville.	1.00
Chansonnier des Familles, relié (2 vol.).	40
Paroissien romain, très complet, 1000 pages, reliure basane, ornements dorés, tranche dorée.	1.25
Paroissien romain, No 114, reliure mouton, relief, 2 fermoirs, tranche dorée.	90
Recueil de prières, No 57, reliure, imitation cuir de Russie, glacée, capitonnée, tranche dorée.	80
Paroissien romain, No 53, petit format, reliure, imitation cuir de Russie, glacée, capitonnée, tranche dorée.	80
Chap-léts nacre de perle, No 7316, monture, cuivre argenté.	80
Coquilles, nacre de perle, cercle argenté, No 64.	1.50
Lithographie N.-D. de Lourdes, 15 x 22.	40
	10

Voici la seconde improvisation de M. L.-O. David qu'il m'est donné d'entendre : et je ne vous cache pas que ces causeries ont chaque fois laissé en moi une impression heureuse de son caractère, quant au fond, et de sa personnalité quant à la forme. Ces causeries—qui n'ont aucune prétention au discours par la distribution et l'enchaînement des idées, faute de préparation ; car cet improvisateur a une jolie plume et a tout autant de talent oratoire quand il peut s'y adonner—ces causeries à bâtons rompus contiennent plus d'idées, plus d'esprit naturel, de sentiment patriotique, d'esprit de suite vers l'idéal que j'ai découvert en M. David que bien des discours préparés et réglés suivant les principes rigoureux du rhétoricien.

A l'instant, je laissais tomber de ma plume le mot : "prétention." Voilà certes un terme que ne connaît pas M. David, quelles que soient les circonstances ou les lieux qui vous mettent en contact avec lui. Je l'ai vu plus d'une fois dans son cabinet, assez occupé même ; toujours j'ai rencontré en lui le même tact dans la façon de vous recevoir, avec cette bienveillance qui n'est pas de la bonhomie, avec cette correction qui n'est pas de la dignité magistrale et cette bonté tempérée d'un caractère nerveux qui rétablit toujours l'équilibre que pourrait déranger un importun.



M. L.-O. DAVID

Non, M. L.-O. David ne sait pas ce que le mot *poser* veut dire. C'est un travailleur infatigable qui ne s'occupe pas des affaires d'autrui, parce qu'il déteste perdre son temps et parler pour ne rien dire.

Ces qualités que je découvris dans les rapports sociaux, je les retrouvai dans l'homme public : ce tact du magistrat et de l'homme bien élevé se faisait jour aussi devant les feux de la rampe : Cet œil intelligent qui saisit un interlocuteur quelconque en son cabinet, scrute de même son public qu'il gagne rapidement et séduit : d'abord par l'affinité de race qu'il dégage entre lui et ses concitoyens, puis par sa supériorité d'intuition qui fouille, qui sent et supplée par l'aisance et la divination à ce qu'elle ne peut sentir. Il a la grande qualité de s'orienter, de se reconnaître chez lui, de communiquer son assurance par sa désinvolture en disposant l'auditoire en sa faveur par cette intimité qui crée la sympathie et captive l'attention.

Mais, direz-vous, comment avez-vous été amené à faire cette analyse ? la faites vous pour tous ceux que vous rencontrez ? Non, certes, non ; il y a des hommes qui n'ont pas le don de pouvoir me plaire, ni le pouvoir de m'intéresser malgré tout le bruit qu'ils font autour de leur petite personne, parce qu'ils sont de la famille des comédiens qui imposent leur popularité aux naïfs seulement. Tandis que M. David, plus modeste, a fixé mon attention et ma sympathie par une très grande sincérité, doublée d'une conviction profonde

et d'un patriotisme plus droit que rien ne pourrait modifier je crois, qui me force à estimer autant l'homme privé que l'homme public.

En face de tous les dangers, de tous les risques de la situation mixte créée à la société canadienne française, ce franc citoyen, ce porte-drapeau convaincu n'a jamais tergiversé, ni abdiqué sa nationalité française en l'effaçant sous le masque de cette qualification de *Britisher* qui permet de nager entre deux eaux, et n'être ni chair ni poisson. L.-O. David est respectueux de la reine d'Angleterre, de la constitution et des lois de son pays, mais il est et veut rester Canadien-français, sans autre restriction, portant dans son cœur le sentiment héroïque des illustres ancêtres que le Canada ne peut renier et il est pénétré qu'en élevant les sentiments du peuple canadien-français par la description des hauts faits de son histoire, il réveille en lui le sentiment du beau, de ce qui s'impose au profit de tous, du grand qui réveille la générosité et atténue cette soif inextinguible de la possession égoïste implantée par l'américanisme outré, qui tue dans son germe toutes les aspirations larges et héroïques qui constituent la supériorité intellectuelle et morale de toute nation. Cette phalange d'hommes célèbres, il l'a acclamée dans ses livres comme dans toutes les assemblées où il a pris la parole.

Ces différents actes sont inspirés par un noble dévouement, mais un homme suffit-il à cette tâche ? Les hommes intelligents ne manquent pas au Canada, mais un grand nombre d'entre eux sont apathiques, manquent d'énergie, ne se mettent en mouvement que sous l'aiguillon de l'intérêt immédiat, et ne se disent pas que si leurs brillants ancêtres avaient fait comme eux : se remplir les poches pour jouir de la vie, c'en était fait de la race canadienne-française. Allons, M. David : continuez votre croisade ; si vous ne réussissez pas à grouper autour de vous d'autres disciples de cette politique ancienne, mais qui est la seule vraie, pour arracher vos compatriotes à l'influence américaine, égoïste, qui étend sa tache d'huile néfaste sur la politique canadienne actuelle, vous n'en aurez pas moins accompli l'acte d'un brave, d'un cœur loyal, désintéressé de la fausse gloire, qui eut trouvé dans la vieille mère-patrie, un mouvement d'émulation, et qui excitera ici l'admiration de ceux qui comprennent votre légitime espérance.

Puisque nous voici en pleine école littéraire, et que l'histoire forme une partie de la littérature, j'espère être l'interprète de tout le monde en demandant à M. David de continuer ses charmantes conférences qui inculquent aux masses la philosophie de l'histoire nationale. J'espère même que s'il consent à délaisser un instant ce qu'il appelle, dans son langage humoristique : "ses paperasses municipales," il préparera un discours substantiel en trois points : l'exposition, les moyens et le but à atteindre, dût-il en emprunter les éléments aux beaux ouvrages historiques que nous possédons de lui. En quittant l'improvisation pour aborder une démonstration sérieusement étudiée, il ferait, au profit de l'École Littéraire, une œuvre des plus appréciées, qui consoliderait définitivement les séances de cette jeune école qui attend de la population entière de si justes et dignes encouragements.

En quittant un vétéran de la littérature canadienne et en abordant la critique en faveur de ce groupe de jeunes écrivains, je commence par déclarer que j'entends dire exactement ce que je pense, sans ménagements, sans faiblesse, mais avec la plus grande impartialité. Je suis fatigué de lire dans les journaux canadiens des comptes-rendus insipides par leur uniformité qui, dans la crainte de déplaire à quelque va-niteux ou ignorant prétentieux, soumettent au même cliché de rédaction : les charlatans, les incapables, les talents contestables et les hommes de marque réels. Pour les deux premiers, c'est une superfétation grotesque et révoltante qui autorise leur rôle, maintient leur indolence ou les amène au plagiat au lieu de les stimuler au travail ; pour les seconds, c'est un froissement injuste qui est de nature à les décourager, à engourdir leur amour-propre sous la dépression d'une sécurité trop grande qui tue l'émulation. Comme conséquence : l'art ou la science, au lieu de progresser, reste stationnaire.

Ceci dit, faisons une courte analyse de ceux qui ont le plus attiré notre attention :

Au point de vue de la prosodie, de la cadence et de l'imagination, signalons tout de suite M. Louvigny de Montigny qui, malgré sa jeunesse, révèle un esprit observateur qui, dans *Le Dandy*, cingle, avec l'impitoyable indépendance de son âge, un travers humain bien caractérisé. Son *Paysan* établit un heureux contraste entre celui qui fait produire la terre et le vagabond complètement stérile. Avec cela, quelle peinture ardente de l'amour naissant dans : *Hymen de fleurs* ! comme il fait vibrer cette puissante aspiration de l'amour traversant la nature entière ! Toutes ces épîtres en vers dénotent une personnalité franche, un tempérament sain qui s'affirmera, se développera si M. de Montigny le veut bien : car il faut vouloir travailler, même et surtout quand on est heureusement doué. Je crois pouvoir affirmer qu'il a une supériorité incontestable sur ses confrères au point de vue de la déclamation. Il déclame avec le même naturel qu'on constate dans ses écrits ; rien n'est cherché, cela coule de source ; mais je lui recommande de travailler son articulation, afin de rendre sa diction plus claire et d'augmenter la portée de sa voix. Je lui conseille cependant de ne pas exagérer ce perfectionnement, comme son confrère M. Demers, sous peine de diminuer la chaleur de son débit.

M. Gonzalve Desaulniers, très connu dans le monde des lettres et des publicistes, représente un genre bien différent : comme poète il procède et s'inspire de la nature de Lamartine, en gardant son caractère, il attache un grand prix à l'harmonie de ses vers, les remanie avec obstination jusqu'à ce qu'il ait obtenu son effet. Il est naturellement mélancolique, sérieux mais élégiaque, d'un génie poétique plus élevé que ses contemporains canadiens que j'ai entendus ou lus ; il s'envole volontiers de l'humanité vers les grands horizons pour s'identifier plus complètement avec la nature qu'il anime par le concours de toutes ses voix. Sa *Fleur des Bois*, à propos de l'œuvre du sculpteur Hébert est une des plus jolies pages qu'il ait écrites, très chantante, d'une rêverie artistique qui fait plus que révéler un poète : qui l'affirme. Sa *Chanson des Bois*, en trois strophes, a de la couleur et du charme dans la cadence, mais sans vouloir blesser la délicatesse de son âme sensible de poète, m'y trouvant du reste autorisé par son talent, qui ne peut pas être mis en doute, je lui demanderai pourquoi il a fait cet assemblage disparate d'animaux qui diminuent le charme poétique et cadrent d'une façon discordante à tous points de vue dans la première strophe ? c'est un manque de goût que je lui signale, qu'il retouchera facilement. Par contre, *Vous en son souvenez-vous*, est une page d'un sentiment fin, exquis, qui vous poursuit agréablement. *Les Pins* donnent une idée de l'envolée poétique de son tempérament habitué aux effets de neige et de glace, subissant la majesté de ces arbres aux draperies boréales dont la crête s'élance droit vers le ciel. Si je pouvais lui exprimer un désir, je voudrais trouver quelquefois un peu plus de vigueur dans certaines images pour arriver à un contraste plus saillant, mieux en relief.

A propos de saillie : *Jamais*, de M. Jean Charbonneau, est très remarquable. Les images y son abondantes, la gradation y est bien comprise, les effets bien amenés. Au désenchantement de la conception se joint une résignation mâle qui s'obstine, se raidit contre le désespoir ; ce sont de vraies larmes de poète, du poète nerveux, inflexible devant la fatalité du sort que son idéal tient en échec ; il se cramponne à son rêve, même en appelant la mort qu'il substitue à l'image envolée. *Le vieux mur* offre des images moins exactes, des comparaisons moins réfléchies. Dans l'ensemble de ses productions, il y a des rimes et des termes qui pourraient être mieux appropriés, ainsi que la prosodie. Le rythme harmonieux est très important dans le genre que traite M. Charbonneau, et je l'engage à y veiller : car je crois fermement à sa réussite, à ses succès futurs, parce qu'il a la nature du poète, la volonté dans le travail et l'enthousiasme des belles-lettres qui épurent la pensée. Ce sera avec le plus grand intérêt que je le suivrai dans ses progrès successifs.

M. Wilfrid Larose, président de l'Ecole, a prononcé son discours d'introduction d'une voix ferme et sympathique, dans un parfait enchaînement d'idées, pour préparer son public et le remercier de l'encouragement qu'il manifestait au développement de la littérature canadienne. Son conte, purement national, a de l'originalité, l'esprit de terroir ; il a le double mérite d'être bien écrit et de nous initier à l'atmosphère morale du peuple de nos campagnes. C'est une peinture des mœurs franchement canadienne prise sur le vif et d'un fond très moral.

Quant à M. Ch. Gill, c'est un artiste : je m suis trouvé doucement bercé par son sonnet à Lamartine, sans pouvoir distinguer toutes les finesses nécessaires à l'analyse. Cependant l'*Aigle* offrait une belle envergure, c'était vraiment le roi du ciel, entrevu dans l'éther limpide par l'œil et l'imagination d'un peintre auquel aucun contour n'échappe, après avoir fixé dans sa mémoire une silhouette aperçue.

M. Albert Ferland offre une nature très douce, très timide, qui se reflète dans sa poésie, son rythme est charmant, ses figures généralement bien trouvées, mais je ne pourrais pas bien juger de son imagination sur deux petites fantaisies dont le caractère et la forme restent dans les lieux communs. J'aime cependant mieux *Questions folles* que *Patrie*.

La poésie de M. Emile Nelligan n'avait pas toute l'originalité qu'annonçait le titre, *Notre-Dame des Neiges*. Son *Perroquet* était franchement mauvais, comme tous les perroquets qui ont une trop grande variété de couleurs dans leur plumage. *La Négresse* s'harmonisait cependant bien dans le tableau avec cet oiseau fastidieux. Je voudrais bien avoir l'avantage de lire d'autres œuvres de M. Nelligan, une petite thèse en simple prose, par exemple, afin d'émettre un jugement plus net sur son mérite littéraire. Si tel est son désir, il pourrait l'adresser au MONDE ILLUSTRÉ, où nous la publierions avec commentaires s'il y a lieu, car nous encourageons les jeunes écrivains.

L'espace me manque pour étendre davantage ma critique ; mais je crois devoir engager tous ces messieurs à travailler la déclamation et leur articulation, afin de mieux faire valoir leurs œuvres à la lecture ou à la récitation. Qu'ils veuillent bien accepter tous mes compliments pour leurs louables efforts. Je félicite tout spécialement les promoteurs de cette intelligente organisation qui a soulevé les éloges les plus flatteurs de l'assistance ; je soutiendrai avec la plus grande bienveillance toutes les tentatives timides, mais sincères, qui demandent à bon droit un appui : mais je frapperai sans égard toute tentative de plagiat ; enfin, je désignerai à chacun d'eux les tendances qui les poussent vers un écueil qu'ils pourraient éviter, et je paierai à ceux qui l'ont mérité le juste tribut de mon admiration.

DE MARCHY.

Le 28 février 1899.

L'EPIPHANIE A JERUSALEM

(Voir gravure)

Tous nos lecteurs connaissent, par l'histoire sainte, que très probablement ils ont lue étant enfants, et dont quelques bribes restent fixées à leur mémoire après leur première communion, la gracieuse fête de l'Epiphanie, ou de l'adoration de Notre-Seigneur par les Rois Mages.

A Jérusalem, chaque année, quand revient le 6 janvier, la foule, ayant le patriarche à sa tête, revêtu de ses splendides ornements, se porte vers le Jourdain, à l'endroit où saint Jean-Baptiste, le précurseur, donna le baptême à Jésus-Christ.

Plusieurs, après en avoir obtenu la permission de leurs confesseurs, descendent alors dans le Jourdain qui toujours, "comme aux temps bibliques, sortant du lac de Génésareth pour aller se perdre dans la mer Morte, traverse tantôt des plaines fertiles et riantes, tantôt des déserts arides et désolés, et poursuit son cours paisible sur son lit de sable bordé de roseaux et de tamarins."

Notre gravure donne une idée de l'immersion et des bords du Jourdain.

LE BANQUET DES NOTAIRES

*Au banquet des Notaires
Ma muse m'a suivi,
Et malgré mes colères,
Ne bouge pas d'ici.*

*Je crains, je la redoute,
Elle dira beaucoup,
Babillera sans doute,
Surtout prenant un coup.*

*Elle dit que nous sommes
Tous de jolis garçons,
De parfaits gentilshommes,
De sages tabellions.*

*Que notre ministère
Est entouré de paix ;
Qu'il est tout débonnaire,
Ennemi des procès.*

*Que, point de mariage
Sans l'homme de la loi :
Des amants, c'est l'usage,
Il sanctionne la foi.*

*Que vers la mariée
Il va d'un pas léger,
Sans arrière pensée
Lui prend un doux baiser.*

*Pour régler à l'amiable
Un sombre différend,
Il est indispensable
Et plein de dévouement.*

*Par un prompt arbitrage,
Par un bon compromis,
Il rend, c'est bien plus sage,
L'accord aux vieux amis.*

*Il aide avec prudence
La veuve et l'orphelin,
Leur assure l'aisance
Et garantit leur bien.*

*Il prête son service
Aux discrets testateurs,
Garde sans artifice
Les secrets de leurs cœurs.*

*Contre toute injustice,
Armé de son protêt,
Sans peur il entre en lice
Et somme sans regret.*

*Pour l'honnête insolvable
Il offre un bouclier,
Un accord favorable
Avec son créancier.*

*Dieu devenant sévère,
Quand Adam eut péché,
Fit notre ministère
Et lui servit congé.*

*Noé dans sa galère
Ayant tout fait entrer,
Demandait un notaire
Pour inventorier.*

*L'allégresse accompagne
Le parfait tabellion :
Banquetant au champagne
Il signe à sa façon.*

*Est-il un seul confrère
Qui ne soit par devant ?
Non jamais par derrière,
Bon courage ! en avant !*

*En bonne compagnie,
Il aime le plaisir ;
Il sait faire la vie
Et bien se divertir ;*

*Plein d'égards pour les femmes,
Toujours se dévouer,
Surtout pour vous Mesdames,
Qui savez le charmer.*

J. Mayrand

LÉGENDE CANADIENNE

LE CHAMP DE TACOMA

Dans le comté des Deux-Montagnes, il y a quelque soixante ans, s'étendait une vaste forêt qu'on appelait "Le domaine des Messieurs." (Nos braves cultivateurs disaient : "Le domaine des Messieurs.")

Ce domaine, qui appartenait aux Messieurs de Saint-Sulpice et qui fut divisé en fermes, il y a vingt ans ou à peu près, contenait de nombreux massifs d'érables, dont on retirait des milliers de gallons de sirop, ainsi qu'une grande quantité de sucre du pays. Aujourd'hui, la hache du défricheur a eu raison de ces bois qui étaient encore vierges alors, et au même endroit où l'on recueillait la suave eau sucrée qu'on convertissait en un sirop délicieux, on récolte de splendides moissons auxquelles on a sacrifié la sauvage beauté de ces lieux.

Presque à mi-chemin entre la paroisse de Saint-Joseph, qui alors faisait partie de Saint-Eustache, et la mission d'Oka, existait un moulin qu'on appelait le moulin de la Baie, et qui est aujourd'hui la propriété des RR. PP. Trappistes. Situé dans un vallon, entre deux côtes abruptes qui font frémir le voyageur obligé de les descendre ou de les monter, ce moulin emprun-

tait sa force motrice à un ruisseau assez large, qui va se jeter dans la baie du lac des Deux-Montagnes d'où, à cause de sa proximité de cette vaste nappe d'eau, il a tiré son nom de moulin de la Baie. C'était là que les fermiers apportaient leur grain : car le meunier avait conquis leur confiance par sa droiture et son habileté. Sa clientèle eût certainement atteint le double de ce qu'elle était, si l'on n'eût pas craint les inconvénients qui, à certaines heures de la nuit, rendaient lugubre la route qui y conduisait. Combien de fois n'avait-on pas vu des cultivateurs revenir sur leurs pas et se diriger vers Saint-Eustache, quand le meunier leur annonçait qu'ils ne pourraient avoir leur farine que tard dans la veillée.

A une vingtaine d'arpents du moulin, du côté de Saint-Joseph, le chemin faisait une courbe pour desservir le rang du Lac. Finissant à cette courbe et longeant le chemin sur une profondeur de quelques cents pieds, s'étendait une clairière qu'on connaît encore sous le nom de "Champ de Tacoma." C'était précisément à cet endroit que la frayeur commençait à talonner les premiers qui s'y aventuraient, et ils avaient raison de craindre d'y passer.

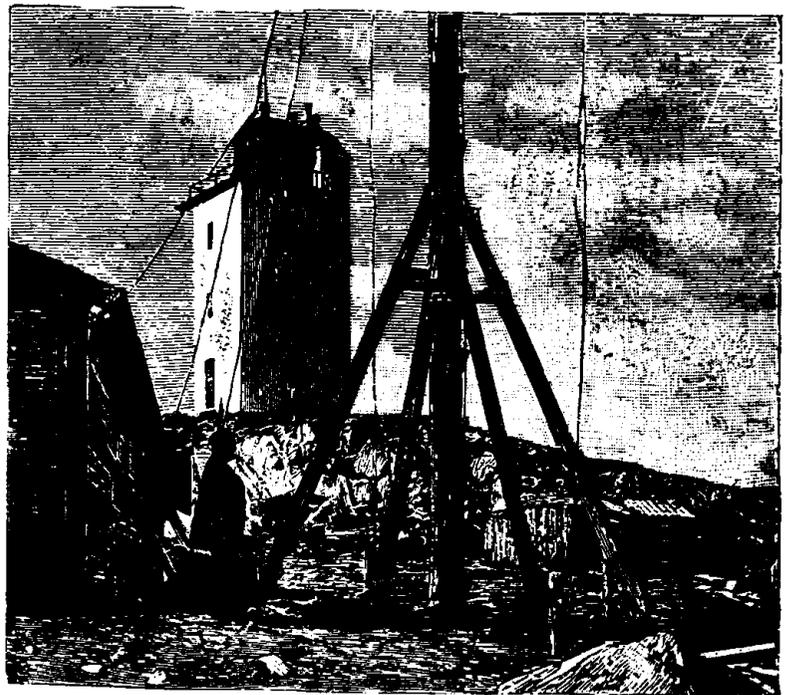
A minuit sonnant, des cris, des gémissements, des paroles prononcées dans un langage inconnu à la race blanche troublaient soudain le silence de ces lieux fu-

nèbres qui, pendant le jour, offraient l'aspect d'un champ dévasté par quelque cataclysme mystérieux.

Il y avait déjà assez longtemps que tout était rentré dans l'ordre quand je commençai à passer en cet endroit et cependant, je n'y suis jamais passé sans sentir mon cœur se serrer en voyant le cachet particulier de tristesse et de désolation empreint sur cette région. Ces cris n'étaient qu'une mise en scène, car bientôt les arbres croissant au côté opposé à la clairière s'agitaient, se tordaient, s'abaissant jusqu'au niveau du sol, comme sous l'effort d'un violent ouragan, sans que le plus léger zéphyr vint caresser la figure du spectateur pétrifié. Quelquefois la route était obstruée par des troncs d'arbres qui s'animaient tout à coup, roulaient sur la terre avec une rapidité vertigineuse ; d'autres fois, c'était le galop furieux d'un cheval, que le malheureux retardataire entendait derrière lui ; et il avait beau "toucher," le bruit se rapprochait toujours jusqu'au moment où le fantastique animal, portant parfois un cavalier sans tête, arrivait près de lui et le suivait le nez dans sa charrette, augmentant ou diminuant de vitesse sans jamais abandonner sa proie plus morte que vive. Cette course échevelée ne prenait fin qu'à la sortie du bois. Toutes les nuits, à la même heure, cette scène recommençait pour ne se terminer qu'au jour.



TERRE-NEUVE.—UN GARDIEN DE PÊCHE ET SA FAMILLE



SAINT-PIERRE.—PHARE DE GALAUTRY

Quelle était la cause de ces phénomènes ? C'est ce que la suite de ce récit va nous apprendre. Pour moi, j'aimerais mieux croire que toutes ces visions étaient exagérées par la frayeur et que les faits ramenés à la vérité pourraient facilement être expliqués par des causes naturelles : mais je dois reproduire, sans y rien changer, ce qu'on m'a souvent raconté.

Tacoma était un des descendants de cette perfide nation iroquoise qui a causé tant de troubles et perpétré tant de massacres parmi les premiers habitants de la colonie française en ce pays. Sa profession de jongleur, menacée d'être réduite à néant par les missionnaires, lui faisait violemment détester les "robes noires." Aussi cherchait-il, par tous les moyens, à conserver sur sa tribu la puissance de sa suprématie chancelante. Il avait élu domicile au sein du champ dont nous avons donné plus haut la description, et là il recevait ses adeptes qui, chaque fois qu'ils venaient le consulter, s'en retournaient à leur village ébranlés par le surnaturel accompagnant toujours les séances du célèbre jongleur.

Enfin, pendant une nuit d'orage, la main irritée du Dieu des robes noires guidant les vents déchainés, les arbres séculaires environnant la cabane de Tacoma furent tordus comme des fétus, arrachés du sol et jonchèrent la terre de leurs débris. Le malheureux Indien faillit y perdre la vie : mais cette leçon fut im-

puissante à vaincre sa méchanceté et sa mauvaise foi. Puis, le lendemain, lorsqu'on lui demanda la cause de ce désastre, il répondit que le grand Manitou l'avait visité pendant la nuit et que, pour lui montrer la force de son bras, il avait détruit toute cette partie de la forêt.

—Son souffle, ajouta-t-il, était si puissant, qu'il abattait les arbres avec fracas aussi loin que je pouvais voir. Toutes les nuits il viendra me visiter et si, dans dix lunes, les Iroquois n'ont pas fait mourir les robes noires, il brûlera leur village, il percera de ses flèches tous leurs guerriers qu'il laissera errer autour de ses terres de chasse sans jamais leur permettre d'y entrer.

Les Iroquois, terrifiés par ces menaces, tinrent conseil et revinrent quelques temps après, lemandant à Tacoma d'implorer pour eux le Manitou. Le jongleur se rendit à leur requête et les engagea à se tenir à distance pendant qu'il pénétrait seul dans sa hutte pour y faire des incantations.

Bientôt les assistants entendirent un chant doux et lentement modulé qui, augmentant graduellement, dégénéra en cris discordants. Du milieu de ce vacarme perçait de temps à autre une voix aigre et grêle : c'était celle d'un esprit inférieur précédant le grand Manitou. Le tumulte atteignit enfin son apogée. Des voix nombreuses mêlaient maintenant leur éclat épou-

vantable à celle de l'enchanteur. Les poteaux de la cabane pliaient sous l'effort de mains invisibles et semblaient prêts à se rompre. Des sifflements aigus, des bruits semblables aux sourds grondements de la foudre et paraissant sortir de terre emplissaient la sauvage habitation d'un tumulte sans nom, capable de faire dresser les cheveux d'horreur ; jamais concert offert par les damnés au sein de l'inférieur séjour n'aurait pu produire un effet plus horrible. A ce moment, une voix au timbre métallique et cassant, dominant ce fracas étourdissant, se fit entendre, c'était celle de la divinité qu'on voulait apaiser. Mais, à ce moment aussi, un formidable coup de tonnerre, précédé d'un éclair éblouissant, ébranla les alentours, la cime des arbres se mit à ondoyer avec force et les sauvages, redoutant une catastrophe semblable à celle de la nuit précédente, prirent la fuite et rentrèrent au village, anéantis, hors d'haleine, jurant de ne plus retourner au champ de Tacoma.

Les Iroquois ne devaient plus en effet y revenir, ni revoir l'exécrable jongleur car, quelques jours plus tard, un de nos coureurs des bois retrouvait son cadavre calciné à l'endroit où avait été sa hutte et l'enterrait au milieu de la clairière. Quelque temps après, au retour d'une expédition de chasse qu'il avait faite dans ces bois, il racontait aux habitants des environs sa lugubre trouvaille près du ruisseau de la



SAINT-PIERRE (TERRE-NEUVE).—LES MORUES SUR LA GRÈVE ET SUR LES BORDELAISES

Baie, mais il ne put jamais retrouver l'endroit précis où il avait déposé la dépouille du jongleur ; et c'était depuis lors que le "Champ de Tacoma" était hanté par des spectres qui glaçaient de terreur ceux qui osaient s'y aventurer après minuit.

Les vieillards de l'endroit dont quelques-uns, peu nombreux il est vrai, ont été témoins de ces mystérieuses apparitions et qui m'ont raconté cette histoire fantasmagorique, me disent que depuis longtemps on n'y voit plus rien. Espérons que le malheureux Indien a enfin fini d'expier sa faute.

J. R. Legault

UN ÉCHO DU CŒUR

Lorsque, éveillé de mon enfance par les charmes d'un amour séducteur, je connus les caresses d'un ange au cœur d'or, lorsque je devins tout-à-coup jeune homme et cela, rien que par un baiser, je pleurai...

J'ai pleuré ces jours du bas âge où l'on ne connaît pas les chimères, ces jours où la souffrance et le bonheur ne font qu'un, ces jours où l'avenir et le passé n'existent pas pour nous.

Oh ! Comme j'aimais ces sentiers tortueux qui, cachés par un épais feuillage, s'enfonçaient capricieusement dans les bois et où avec des compagnons de classe j'allais courir après une longue étude ! Comme j'aimais ces jours où la vie n'est pour nous qu'une rose qu'on effeuille en riant, comme la fiancée effeuille des marguerites.

Mais que ces temps sont loin, comme ils sont loin dans mon passé ! Que d'amers souvenirs, hélas ! n'ai-je pas gravés sur ces jours d'enfance depuis qu'un fatal amour est venu m'écraser de son terrible mépris et de son mortel souvenir. Aujourd'hui courbé par ce fardeau, je sens mon être fondre sous cette force invisible, et ces larmes qui m'échappent lorsque je pense à ma vie, sont autant de lambeaux de mon cœur meurtri qui tombent à terre pour retourner poussière et ensuite sous un caprice du vent, se perdre dans l'immensité comme le plus beau des rêves se détruit par une seule parole.

Et, lorsque, éveillé de ma folie par la perte de son amour, lorsqu'elle donna ses caresses à un autre, lorsque par une parole, elle fit tout s'écrouler autour de moi, lorsque bonheur comme espérance et rêves comme ambitions tombèrent l'un après l'autre à mes pieds pour me laisser seul, triste et victime de cet amour ; alors, je pleurai de nouveau...

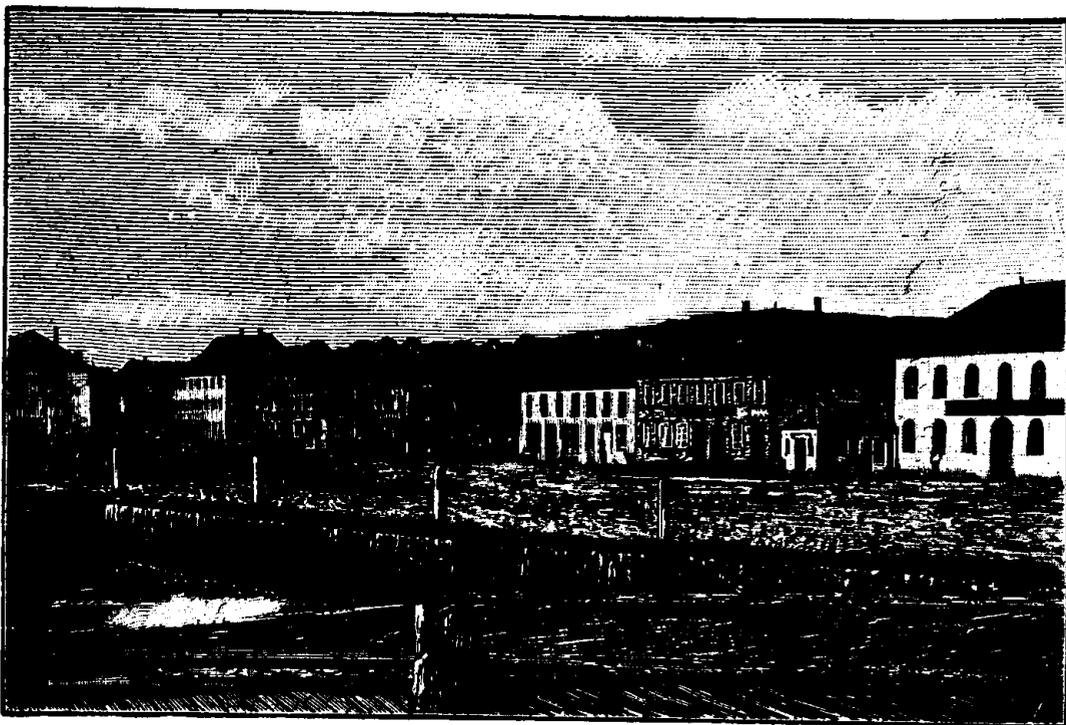
J'ai pleuré ces jours où je ne connus que le bonheur et la joie, ces jours où l'espérance et l'ambition étaient à moi. Aujourd'hui vivant à travers un voile de souffrance, je pleure encore.

Mais que m'importe ce bonheur ou plutôt cette chimère qui s'est envolée ? Que m'importe cet espoir auquel il ne m'est plus permis de croire ? Que m'importent ses caresses et ses baisers ? Ma part n'est-elle pas encore la meilleure puisqu'il me reste mon amour ?

Ne me plaignez pas, mes amis, et, si quelquefois devant vous, dans un moment de faiblesse, je pleure, ne me consolez pas... car je vous le défends. Comme le papillon aux ailes d'or, qui vient par les soirs d'été mourir près de votre lampe pour avoir trop aimé, je souffre et peut-être comme lui mourrai-je mais je ne veux pas me repentir, car dans ma douleur j'ai la volupté du martyr.

Ainsi cet amour m'entraîne dans un gouffre épouvantable pour m'engloutir : et s'il faut y laisser ma vie, ce sera sans lâches rumeurs car "J'aime ! J'aime. Et je veux qu'on m'envie !"

Atlanis



SAINT-PIERRE (TERRE-NEUVE).—QUAI LA RONCIÈRE

CHANT DU RETOUR

O souvenirs !—Le soir, quand le vent tond les herbes,
Quand les foins sont coupés et les blés mis en gerbes,
Le soir, après les chauds labeurs du jour entier,
Quand c'est l'heure d'aller dormir à la chaumière,
Le paysan reprend sa hotte, et s'achemine,
Lent et courbé, par le sentier.

Souvenirs !—Un grillon s'est caché dans la charge :
Et l'homme est vieux, le faix est lourd... Sur le ciel large
Les nuages bleutés tombent comme un rideau ;
La nuit vient. Le grillon criquette, l'homme écoute :
Lus, il monte, et le long tout le long de la route,
Il entend chanter son fardeau.

EDMOND HARAUCOURT.

LE DANGER DE LA CRITIQUE

Une bien amusante histoire que nous conte un journal allemand et qui prouve, après Balzac, le danger de parler d'un inconnu devant des inconnus.

Plusieurs femmes étaient montées dans un compartiment de première classe sur la ligne de Dresde à Leipzig. Voyageurs et voyageuses ne se connaissant pas—pour la plupart—chacun resta coi pendant un quart d'heure. Puis la conversation s'engagea.

Une dame, qui avait assisté, la veille, à une représentation d'*Euryanthe*, critiqua bientôt violemment Mme Schroder, la cantatrice.

—Ne trouvez-vous pas qu'elle est beaucoup trop vieille pour son rôle et qu'elle commence à chanter comme un cabestan rouillé ? demanda-t-elle à un monsieur qui se trouvait près d'elle.

—Vous feriez mieux de demander cela à Mme Schroder elle-même, répondit-il froidement ; elle est assise en face de vous.

Silence général ; confusion de la dame.

—O ! mille pardons, c'est cet horrible, épouvantable critique Schneider qui a fini par gêner mon jugement. N'est-ce pas lui, madame, qui essaie de porter atteinte à votre grande réputation ? Ce doit être un très désagréable et très pédant personnage...

—Ne serait-il pas préférable de dire tout cela à M. Schneider lui-même ? demanda tranquillement Mme Schroder. Il est assis à côté de vous.

Se non è vero, è ben trovato, comme on dit en Allemagne depuis la Triplice !

Il y a des créatures humaines, et elles ne sont pas assez rares malheureusement, à qui le bonheur des autres cause une véritable souffrance ; il semble qu'être heureux ou le paraître est un vol ou une injure qu'on leur fait.

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 12 février 1899

Quelle température adorable nous avons !—C'est le ciel d'Italie qui vient nous faire risette.

On se croirait en plein mois de mai. Les gens passent sans pardessus. Et dans les allées du Luxembourg, les bébés et les gosses clament leur joie. Les oiseaux chantent éperdument pour fêter cette première caresse de l'été.

Le dimanche gras s'avance, radieux, dans cette atmosphère de chaleur et de gaieté.

Sans doute, le printemps s'ennuyait et s'embêtait dans les pays du Nord, et, aimablement pour nous, il est venu bien vite, assister à la fête des jours gras, aux batailles de confettis et aux bals masqués. Il vient voir et entendre rire les gentilles fées que nous aimons.

Bravo à toi, printemps ! Personnage de bon goût et gai luron !

Peut-on lui en vouloir de s'être ennuyé des Parisiennes ?

Nous ne pouvons être jaloux de lui qui joue dans la nature le même rôle que l'Amour dans la vie humaine.

Et nous saluons, avec plaisir, cette douce et belle température, venant sans doute de l'île de Calypso qui nous a prêté un de ses fameux printemps.

Les poètes, déjà, accordent leurs lyres, mais depuis plusieurs jours, sur les branches des grands arbres, les oiseaux chantent magnifiquement leur joie au radieux avril, venu chasser le pauvre février que personne ne pleure.

La mort, cette traîtresse aveugle qui joue si méchamment avec notre lamentable humanité, vient de frapper à Paris et au Canada. A Paris, c'est M. Adolphe Roy qui a été sa victime. Subitement, elle a mis sa main glacée sur le grand vieillard que chacun vénérât et auquel ma famille doit une reconnaissance particulière pour un grand service rendu par lui, il y a plus de vingt-cinq ans.

A toute la famille Roy, et en particulier à MM. Adolphe et Arthur Roy, j'offre l'expression de notre douleur sincère, et de notre sympathie venant d'un culte de souvenir reconnaissant et d'une amitié respectueusement très grande.

Au Canada, l'Impitoyable a arraché des bras d'une épouse M. Léo Sabourin, fils du propriétaire-administrateur de ce journal.

Être venu à l'église, par un matin de bonheur, et quarante jours après y rentrer de nouveau, mort, suivi par la même foule qui acclamait ses épousailles ! Telles sont les tristes pensées que l'on devait ressentir le jour des funérailles de ce pauvre Léo Sabourin.

Je le connus un peu. Il me paraissait doux et bon ; il était aimable et charmant dans la conversation.

Et voici que tout à coup, en ouvrant LE MONDE ILLUSTRÉ du 11 février, j'y lis cette mort doublement pénible, puisqu'il commençait à peine le repos de son rêve.

Comme il a dû souffrir en se sentant étreindre par les griffes de l'éternelle Hideuse !—lui qui souriait au plus grand bonheur de vivre : celui de posséder la femme aimée !

Une impitoyable destinée est venue jeter un suaire sur celui que nous pleurons. Il n'est plus, et j'eusse voulu lui dire mes adieux émus. Mais à l'épouse au

cœur déchiré, au père—au père surtout que je connais et aime particulièrement—et à toute la famille, je me permets de tendre une main pleine de sympathie, pour un si grand malheur. Que les paroles de condoléance qui leur viennent de partout apportent quelque consolation à leur douleur.

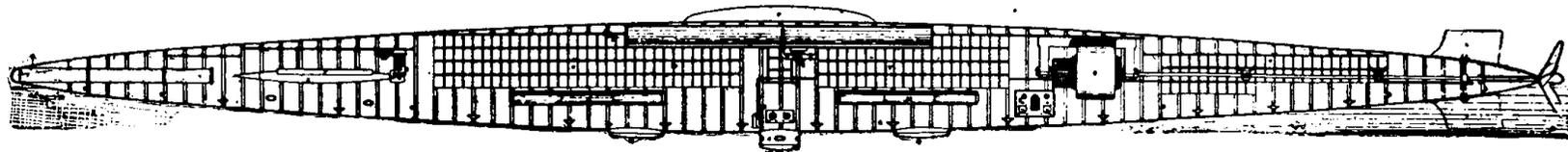
Puis, la mort n'est pas une loi d'exception ; elle vient visiter chacun de nous, et presque toujours au moment où nous la croyons très loin. Il faut que la pensée se reporte plus haut, au delà de la tombe, dans les champs d'espoir éternel, vers où nous pousse une religion d'immortalité.

* *

Merci à l'Union des Cantons de l'Est et à l'Évangéline pour les lignes aimables avec lesquelles ils commentent deux récentes chroniques publiées dans le MONDE ILLUSTRÉ, à propos de M. Richard.

L'Évangéline, citant l'article de l'Union des Cantons de l'Est concernant M. Edouard Richard, l'appuie fortement, en demandant au gouvernement les choses les plus justes et les plus méritées pour le grand honnête homme qu'est l'ancien député du comté de Mégantic.

Celui qui, un jour, pour faire acte de patriote, sacrifia toute une colossale fortune, alors qu'il était le seul à agir ainsi, sort du commun des mortels. C'est que M. Edouard Richard est un de ces vaillants pour qui l'idée est tout, et qui font leur chemin dans la vie non pour chercher fortune mais pour faire le bien et essayer d'améliorer la condition sociale des individus. L'historien de l'Acadie est un altruiste, penseur profond, cœur généreux et philosophe aux larges conceptions.



GUSTAVE-ZÉDÉ NO 2

Longueur, 45 mètres ; diamètre, 3 m. 30 ; déplacement, 260 tonnes ; propulsion par moteur électrique de 750 chevaux ; immersion par introduction d'eau et plongée par gouvernail horizontal.—A. accumulateurs ; B. pompe d'immersion ; C. caisse d'immersion ; D. électro-moteur ; E. tableau de distribution ; G. gouvernail ; H. roue du gouvernail ; I. cou-pressur d'air ; J. chantier de la torpille ; K. torpille ; L. tube lance-torpille ; M. réservoir d'air ; P. poste du commandant ; R. panneau d'embarquement ; S. cloisons étanches.

Si je reviens parler de lui, ce n'est pas dans un but de flatterie. Et lui-même le sait bien. Mais c'est pour mêler encore ma faible voix à toutes celles, plus autorisées, qui demandent pour lui, le titre de sénateur. Ce serait le couronnement et la récompense d'une vie de labeur, d'honnêteté, d'une vie remplie de patriotisme.

Si le mérite avait des grelots, nous les voudrions agiter, pour fixer sur M. Edouard Richard l'attention de qui de droit.

D'ailleurs, sir Wilfrid Laurier a la mémoire du cœur ; et son ancien associé ne sera pas oublié.

Adolphe Buisson

P.-S.—Réponse à M. l'abbé J. H..., à Saint-Hyacinthe.—Je suis toujours heureux de pouvoir être agréable. Voici l'adresse que vous me demandez de vous donner dans le MONDE ILLUSTRÉ.

M. L. Mignot, directeur du *Secrétariat Catholique* de la province et de l'étranger, 63, rue des Saints-Pères, 63, à Paris. Ce monsieur se charge d'acheter et d'expédier tout ce dont vous auriez besoin à Paris.

M. Mignot est fort recommandé par le clergé français, et je suis persuadé que vous serez satisfait de ses services.—R. B.

Il vaut mieux laisser ses enfants instruits et bien élevés que de les laisser pourvus d'un riche héritage, mais privés des bienfaits de l'éducation. Elle seule leur permettrait de faire honneur à leur famille, et de traverser victorieusement les épreuves de la vie.

LES TORPILLEURS SOUS-MARINS

(Voir gravures)

Il y a quelques jours, dans son numéro du 18 février, LE MONDE ILLUSTRÉ donnait à ses lecteurs un tableau, rendant, d'une façon saisissante, l'état relatif des grandes flottes modernes. Mais, à ce tableau si complet, il manquait encore quelque chose de bien important pourtant, et que la France seule peut inscrire à la suite des noms de ses navires de guerre : nous voulons parler des torpilleurs sous-marins dont les expériences récentes, faites sur les côtes de la Méditerranée, ont eu dans le monde un tel retentissement. Comblons donc cette lacune en entretenant nos lecteurs de ces navires étranges qui, tout petits qu'ils sont, rétablissent l'équilibre entre la flotte française et celle de sa grande rivale.

L'idée de naviguer *au-dessous* de la surface de l'eau n'est pas nouvelle : elle date d'environ un siècle. Français, Américains, Anglais, Espagnols, ont eu tour à tour des navires prétendus *sous-marins*, dont quelques-uns même ont tellement justifié ce titre, qu'ils n'ont plus voulu, à un moment donné, revenir à la surface, et sont restés au fond de la mer avec leurs inventeurs.

Le peu de confiance qu'on avait dans ces machines délicates est amplement prouvé par le fait que, durant la guerre entre l'Espagne et les États-Unis, ni l'une ni l'autre de ces deux nations n'a voulu employer le *sous-marin* que chacune d'elles avait à sa disposition : le *Peral* chez les Espagnols, et le *Holland* du côté des Américains.

C'est en France seulement que, jusqu'ici, on a obtenu un résultat pratique. En 1886, sur l'initiative de l'Amiral Aube, on poussa avec activité les travaux du torpilleur sous-marin le *Gustave-Zédé*, ainsi nommé du nom de son inventeur. Après bientôt qua-

torze années d'essais et d'expériences, on a vu enfin le succès couronner ces longs et patients efforts.

Le navire, qui a la forme d'un long cigare, a 150 pieds de long et 10 de diamètre. La force motrice est l'électricité emmagasinée dans de puissants accumulateurs.

Pour plonger, on laisse entrer dans un réservoir intérieur, une certaine quantité d'eau : le navire ainsi appesanti, descend à la profondeur voulue. Veut-on remonter ? Des pompes puissantes refoulent cette eau à l'extérieur, et le navire allégé revient à la surface.

Du reste, mes lecteurs comprendront que ni nous, ni qui que ce soit, ne pouvons leur donner de renseignements bien précis, car les détails d'une telle construction sont gardés absolument secrets, et pour cause !

Tout ce qu'on sait le mieux, c'est qu'au mois de décembre dernier, le navire s'est rendu seul, sous l'eau, de Toulon à l'endroit des expériences, par une forte brise et une mer mauvaise, et en est revenu seul, sans fatigue et sans inconvénient d'aucune sorte. Quand il était trop gêné par la houle, il s'enfonçait à une profondeur déterminée, et se trouvait absolument à l'abri des mouvements de la surface de la mer.

Le vaillant petit navire est pourvu d'instruments merveilleux qui, sous l'eau, lui indiquent sa direction qu'il peut, du reste, contrôler en s'élevant rapidement au-dessus des flots pour replonger ensuite.

Pendant ses essais, le *Gustave-Zédé* s'est rendu de Toulon à Marseille, soit une distance de 41 milles et en est revenu, toujours *au-dessous de la surface* de la mer, à raison de 7 à 15 milles à l'heure, ce qui porte à croire qu'il peut accomplir une course d'environ 100 milles sans remonter à la surface.

Il est resté, durant ce trajet, *sept heures* sous l'eau sans remonter : on croit que l'air lui est fourni par des

tubes d'acier d'une grande résistance, dans lesquels de puissantes pompes font entrer 133 fois plus d'air qu'ils n'en peuvent contenir à pression normale.

Voici maintenant ce qui s'est passé comme expériences de guerre.

Le sous-marin fut mis en présence du cuirassé le *Magenta*, dont l'équipage devait exercer la surveillance la plus active pour se protéger contre ce nouvel ennemi. Le *Gustave-Zédé* plongea : du *Magenta*, impossible, même avec les longues-vues marines les plus puissantes, de savoir où il se trouvait. Tout à coup, l'on signala le sous-marin sur le côté opposé à celui où il avait disparu ! On se précipita aux canons pour se rendre compte si on eût pu le toucher : il n'était plus temps, il avait déjà disparu, mais, du remous qu'il avait laissé derrière lui, les marins virent s'élançer, en faisant un rapide sillage, une torpille (vide heureusement !) qui vint frapper le *Magenta* en plein milieu. Si c'eût été un navire ennemi, il eût coulé en deux minutes.

Il faut rappeler ici qu'une torpille de ce genre à déterminé, pendant la révolution Brésilienne, une ouverture de cinquante pieds de long et de quatre pieds de haut dans les flancs d'un navire de guerre cuirassé, qui coula en moins de deux minutes !

Pendant l'expérience que nous venons de raconter, le *Magenta* était resté immobile. On voulut savoir si la vitesse de ses machines ou d'habiles manœuvres le sauveraient des coups du terrible sous-marin.

Il partit donc à une vitesse de dix nœuds à l'heure. Le *Gustave-Zédé* se mit, sous l'eau, à sa poursuite, sans qu'il fut encore possible de découvrir l'endroit où il se trouvait. Soudain, sa coupole émergea, et avant qu'on eût eu le temps de rien faire pour échapper, le monstre invisible et insaisissable avait lancé une seconde torpille, qui frappa encore en plein flanc le puissant cuirassé.

On avait donc pleinement réussi dans les deux cas. Ces expériences, et d'autres encore, furent répétées devant le ministre de la marine et eurent le même succès.

Le *Gustave-Zédé* est entré, en plein jour, à Toulon, malgré une escadre entière gardant l'entrée du port et ayant pour mission de l'empêcher ! Il est impossible de l'apercevoir sous l'eau, très difficile de le voir même à la surface, et inutile d'essayer de le toucher avec des projectiles dans ses rapides émergences.

De l'aveu même d'un officier américain attaché à l'ambassade des Etats-Unis, à Paris, une flotte étrangère ne pourrait donc plus faire le blocus d'un port français, comme l'Amiral Simpson a fait celui de Santiago, par exemple : elle sauterait navire par navire, sans qu'il fût possible à un seul d'échapper !

Qu'importe donc maintenant à la France, le nombre des navires d'une nation rivale, fût-il cinq ou dix fois plus fort que le nombre des siens ?

Un pareil navire ne coûte que 600,000 francs ou \$120,000, tandis que les gros navires cuirassés coûtent de trois à cinq millions de piastres !

Il y a maintenant à flot ou en construction, dans les ports militaires français, quatre bâtiments sous-marins dont voici les noms et le déplacement :

<i>Gymnote</i>	30 tonneaux	à flot
<i>Gustave-Zédé</i>	260 tonneaux	à flot
<i>Morse</i>	146 tonneaux	en achèvement
<i>Narval</i>	106 tonneaux	en construction

Et six autres de ce dernier type vont être mis en chantier incessamment, ces derniers marchent quand ils vont à la surface de l'eau, à l'aide d'une machine à vapeur qui charge en même temps des dynamos. Celles-ci, à leur tour, font avancer le navire quand il est complètement immergé.

J. Chonier

La résignation chrétienne allège singulièrement les croix que Dieu nous impose, ou du moins elle double nos forces et nous permet de mêler à nos peines plus d'une consolation.

FEU M. F.-X. DEMERS

Un homme de bien, un homme vertueux et vraiment méritant, vient de mourir : M. F.-X. Demers, qui était Principal de l'Ecole Commerciale du Plateau.

A la suite d'excès de travail, il a ressenti les atteintes d'un mal qui ne pardonne pas—la méningite—et le 24 février dernier, à deux heures du matin, âgé de cinquante ans et trois mois, il rendait le dernier soupir.



Photo. Lapres & Lavergné

M. Demers était président de l'Association des Instituteurs de la circonscription de l'Ecole Normale Jacques-Cartier, et vice-président du Bureau Central des Examineurs, dont Mgr Lafamme est le président.

Nous prions Mme Demers et ses enfants de croire à la vive part que nous prenons à leur douleur : il leur reste l'espoir de le rejoindre un jour—et, en attendant, ils suivront les traces de ses vertus.

LA RÉDACTION.

LE MECONNU

Il sonde en vain l'avenir, rien n'apparaît à l'horizon. Il vieillit, et les années ne lui apportent que des amertumes et des déceptions toujours plus cruelles... Habitué, dès sa tendre enfance, à courber son front sous le poids de la douleur, il est craintif, il regarde à peine ses confrères, il lui semble qu'on s'est donné la main pour conjurer contre lui... Doué d'un bon naturel, il se réjouit intérieurement du succès des autres... Il aimerait être quelque chose dans la société, être utile à ses concitoyens, à son pays. Il a du talent, souvent même, c'est une intelligence d'élite... Il essuie le malheur sans murmure, sans récrimination... Il travaille, le succès ne couronne presque jamais ses efforts. Dans sa solitude plaintive, il se nourrit d'espérance et s'abreuve d'oubli...

O âme incomprise, cœur doux et sympathique, la mort seule pourra te délivrer... Ne dis à personne tes chagrins, l'homme est égoïste et pour toute consolation, il vomira l'injure à ton visage...

Il aime éperdument, il donne des preuves de son affection : on tourne tout à son désavantage. et à la fin, quoi qu'il en fasse, on trouve toujours moyen de le discréditer. Il est franc, loyal et sincère, on ne veut pas croire à ses paroles, on lui préfère un hypocrite, un effronté, un médisant et un calomniateur. Ce dernier a une qualité, une vertu supérieure à toutes les qualités, à toutes les vertus, il a de l'argent... C'est le dieu de la maison, on ne jure que par lui. Le méconnu souffre tout en silence, car s'il veut parler, il n'est pas écouté, il est trop pauvre pour avoir raison.

ALMANZOR,
(Etudiant à l'Université Laval).

ANECDOTE PAPALE

Le Pape Pie IX, ce bon Pape qui a dans sa vie assez de traits de charité pour en faire de gros volumes, permettait à son médecin d'entrer dans sa chambre même pendant sa sieste, causait avec lui et s'endormait sur son fauteuil. Peu à peu le Pape s'aperçut que très régulièrement les billets de banque disparaissaient du tiroir de son secrétaire, qu'il laissait toujours ouvert et près duquel s'asseyait le médecin. Il feignit de s'endormir, observa les mouvements du médecin et le surprit dans le tiroir. " Docteur, fit-il, si vous aviez besoin d'avances sur vos honoraires, il fallait me le dire "

Le lendemain, le médecin fut congédié, on lui paya son traitement sans faire la moindre retenue sur les avances puisées dans le tiroir.

Nous avons connu un monsieur qui déclamaient volontiers contre la tyrannie des Papes, et qui fit jeter en prison une servante qui avait volé un peu de vieux linge pour le donner à ses enfants !...

Un jour Pie IX fut sollicité par un jeune étranger réduit à la plus grande misère.

—Donnez-lui vingt cinq livres, (\$5.00) dit le bon Pape à son secrétaire.

—Mais, St Père, dit le secrétaire ce solliciteur est un protestant.

—Dans ce cas, dit Pie IX, donnez-lui en cinquante. Allez donc discuter avec des gens si peu raisonnables !

NOS FLEURS CANADIENNES

LES MÉLILOTS—TRÈFLES D'ODEUR

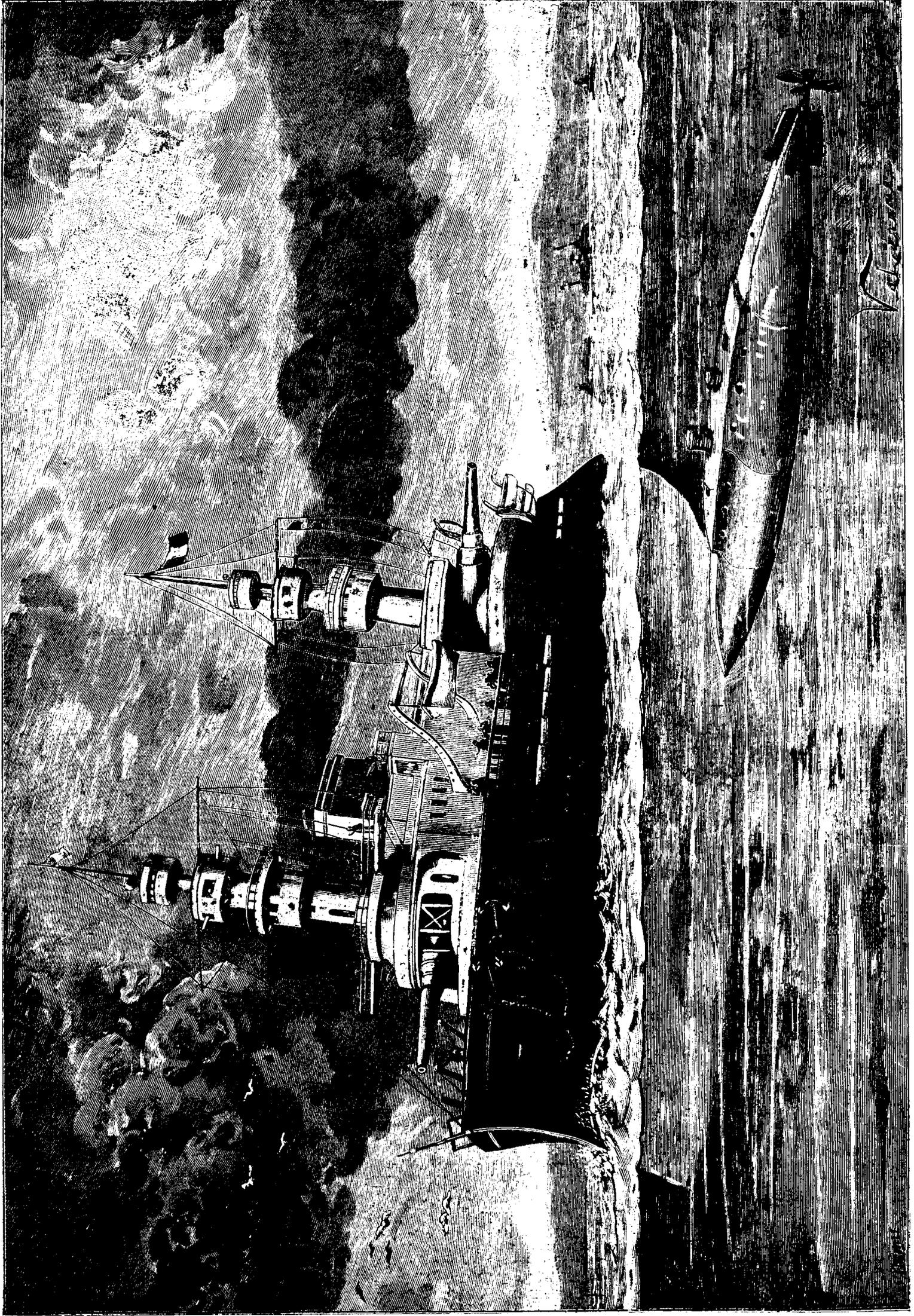
Melilot officinal et m. blanc. — Melilotus officinalis et m. albus : (Famille des légumineuses)

Il ne faut pas confondre les trèfles avec les mélilots que nous appelons vulgairement : *trèfles d'odeur*. Ils sont bien de la même famille mais appartiennent à des genres différents. L'odeur agréable de ces plantes les fait rechercher pour en parfumer les appartements ou le linge dans les armoires et les commodes. Cet usage est fort répandu à la campagne et chez les ouvriers dans les villes.



Les mélilots nous viennent d'Europe et après s'être acclimatés dans la partie est de l'Amérique du nord ils cherchent à gagner l'ouest. Comme le disait quelqu'un, ils sont sûrs d'y arriver, car ils suivent les chemins de fer ! En effet, on les voit en grand nombre de chaque côté des voies ferrées. Les mélilots ont probablement compris que c'était le plus court moyen de s'avancer rapidement à la conquête des terres situées à l'intérieur du continent.

B. J. Massicotte



LA FUTURE GUERRE MARITIME. — Le bateau sous-marin. "Gustave Zédé"



LA FETE DE L'ÉPIPHANIE A JERUSALEM. — Arrivée des pèlerins au Jourdain

BIBLIOGRAPHIE

Pensées, Souvenirs et Méditations, 1 volume in-18, broché, 3 francs. Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

La publication de ce recueil se rattache à l'épouvantable catastrophe du Bazar de la Charité. Celle qui a laissé ces pensées disparut dans la fournaise avec une fille tendrement aimée. Chrétienne sincère, la noble femme, tout en tenant son rang dans un monde dont elle avait senti de bonne heure le vide, consacrait à la vie intérieure le début de chaque journée. Elle écrivait, à l'insu des siens, pour être lus d'eux après sa mort seulement, ces pages animées d'une foi si ardente, d'une piété si résignée à la souffrance, à la mort. Elle trouvait ainsi le temps de s'occuper de son âme et de son perfectionnement, de se faire chaque jour une solitude au fond de son cœur, d'élever ses pensées vers le ciel, de puiser dans la prière et la méditation la force de mener une vie saintement chrétienne. La Charité dont elle devait être la victime, la Mort surtout, qui fut cruelle envers cette martyre, voilà les deux sujets préférés de ces méditations, comme en témoigne presque chaque page du livre : "Je suis prête, dit-elle, à faire tous les sacrifices, même celui de ma vie."—"Il faut prier et veiller sans cesse, toute la vie et jusque dans la mort."—"Mon Dieu, je désire que le dernier moment de ma vie honore celui de votre mort."

Au lendemain de l'horrible désastre du 4 mai 1897, la famille découvrit le mystérieux cahier, tout imprégné du parfum de cette belle âme. D'abord des extraits en furent confiés aux plus intimes amis seulement. Il sembla bientôt que répandre ces pensées d'une si haute spiritualité hors du petit cercle des premiers lecteurs, serait travailler véritablement à l'édification des personnes qui s'en pénétreraient. On se décida donc à publier le précieux recueil et l'auteur ayant trouvé la mort dans l'incendie du Bazar de la Charité, en quête pour l'œuvre des Noviciats Dominicains, on voulut par une délicate inspiration que ce fût à cette œuvre que le produit de la vente fût attribué.

Nos lecteurs connaissent la *Bibliothèque Canadienne*, publiée par notre très estimé confrère M. Pierre-Georges Roy, de Lévis. Un nouvel ouvrage vient de s'ajouter à ceux qui ont paru jusqu'ici : c'est *Fêtes et Corvées*, suivi d'une nouvelle : *Le Fantôme*, par M. L.-P. LeMay. L'auteur nous dit qu'il veut parler des fêtes du bon vieux temps, fêtes de Saint-Joseph et de Saint-Jean, et bien d'autres comme si elles étaient encore dans toute leur splendeur. Ce joli volume est vraiment attrayant, et puis, ce qui ne nuit pas, le prix en est à la portée de tous : 15c, en s'adressant à M. P.-G. Roy, à Lévis. Ceux qui l'achèteront, ou s'abonneront à la *Bibliothèque Canadienne*, feront un marché tout à leur profit : intellectuel et matériel.

LA GAMME DES DOULEURS

UT

PREMIER MOIS DE DEUIL

Monsieur,

Je vous sais un gré infini de vos sympathiques condoléances. J'appartiens, tout entière et pour toujours, à mon chagrin. Pour moi, le monde extérieur n'existe plus, et mon devoir absolu, aussi bien que mon désir intime, me feront désormais m'enfermer en moi-même et, dans cette inviolée solitude, m'abîmer sans fin aux chers souvenirs de celui qui n'est plus. Les vêtements de crêpe et le long voile noir composeront ma tenue définitive, et aucune pensée profane ne traversera mon insondable douleur. Ce nonobstant, je vous remercie encore d'avoir songé à moi, et veuillez, pour ce, recevoir l'expression de toute ma gratitude.

PRINCESSE DE HAFBURG.

RÉ

DEUXIÈME MOIS

Cher Monsieur,

Votre insistance à être reçu chez moi me flatte autant qu'elle me touche, mais en interrogeant votre

raison et votre cœur, vous comprendrez certainement les motifs de ma retraite. Je ne veux certes pas m'ériger en juge de personne : *Ne jugez pas*, dit l'Évangile, et vous ne serez pas jugé ; toutefois, je ne puis considérer sans une indignation violente ces veuves, au caractère léger, qui ne songent qu'à se distraire quand elles devraient pratiquer le recueillement. En aucun temps, je n'accepte de leur ressembler et je ne compte faire trêve à mes réflexions pénibles que pour cueillir quelques fleurs mortuaires et les apporter sur la tombe où mon amour repose auprès de celui qui le posséda tout entier. Merci, quand même, de vos bonnes intentions ; je tiens votre visite comme faite.

PRINCESSE E. DE HAFBURG.

MI

TROISIÈME MOIS

Cher Monsieur et ami,

Vous vous obstinez à vouloir parvenir jusqu'à moi. Je ne saurais trop vous dire comme cette piété envers mes tristesses me va droit à l'âme. Mais, je vous en conjure, ne vous occupez pas plus longtemps d'une femme qui veut disparaître. J'ai eu mon temps de splendeur, quand vivait mon cher époux. Vous ne trouveriez ici que des reflets de deuil et des motifs de larmes. Jouissez de la vie tant qu'elle veut bien vous sourire et n'empoisonnez pas votre belle jeunesse en recherchant la solitude d'une inconsolée qui ne pourrait qu'obscurcir le soleil de votre existence. Je n'aurai pas l'impardonnable égoïsme d'entraîner les autres dans mon malheur.

Je vous serre la main,

PRINCESSE ELÉONORE DE HAFBURG.

FA

QUATRIÈME MOIS

Cher ami,

Vos raisons, je l'avoue, sont très fortes, et, en homme d'esprit et d'intelligence que vous êtes, vous avez su réfuter victorieusement toutes mes objections. Eh ! bien, soit ! venez ! La Providence divine le veut ainsi, peut-être, mais songez bien que je ne puis vous promettre aucun agrément, aucune gaîté, au sein des graves conversations que nous pourrions échanger ensemble. Je fais, peut-être, en acceptant de vous voir, un acte peu louable, car toute la satisfaction sera pour moi, et vous ne pourrez guère que vous ennuyer dans

la société d'une femme en noir. Vous l'aurez voulu, n'en accusez que vous-même. Je suis chez moi vers la fin de la journée.

Votre amie,

ELÉONORE DE HAFBURG.

SOL

CINQUIÈME MOIS

Bien cher ami,

Décidément, vous aviez raison, et votre visite m'a fait du bien, m'a apporté—dans la mesure du possible—un baume consolateur qui a su adoucir mes plaies et l'amertume de mes pensées. Revenez souvent, vous accomplirez une vraie charité. Toute mon inquiétude est que vous n'avez point trouvé de charmes au commerce d'une pauvre abandonnée. S'il en est ainsi, ne renouvelez pas votre amabilité, je m'en voudrais de vous être à charge. Si, au contraire, vous avez eu l'extrême indulgence de ne pas m'estimer trop maussade et trop sombre, eh ! bien, vous savez que ma maison vous est ouverte et que vous y serez toujours le bienvenu.

Votre bonne amie,

ELÉONORE DE H.

LA

SIXIÈME MOIS

Ami bien cher,

Quoi ! Vous songez au mariage ! Vous voulez unir votre brillante jeunesse de vingt sept ans à ma décrépitude de vingt-huit années. Est-il possible ! Tant de bonté, tant de pitié peuvent-elles se faire jour dans le cœur d'un homme ! Maintenant, voici que se pose un grave problème : Puis-je consentir à votre sacrifice ? Est-il permis à mon automne languissant d'accepter les roses de votre printemps lumineux ? Puis vous savez, mieux que moi, les exigences légales. Nous ne pouvons rien faire avant les dix mois de veuvage... et nous ne sommes qu'au sixième ! D'ici là, vous renoncerez peut-être à votre projet chevaleresque. Soyez sûr que je ne vous en voudrai pas et que je vous garderai dans mon cœur... la deuxième... non, tenez, soyons francs, la première place.

Votre,

ELÉONORE

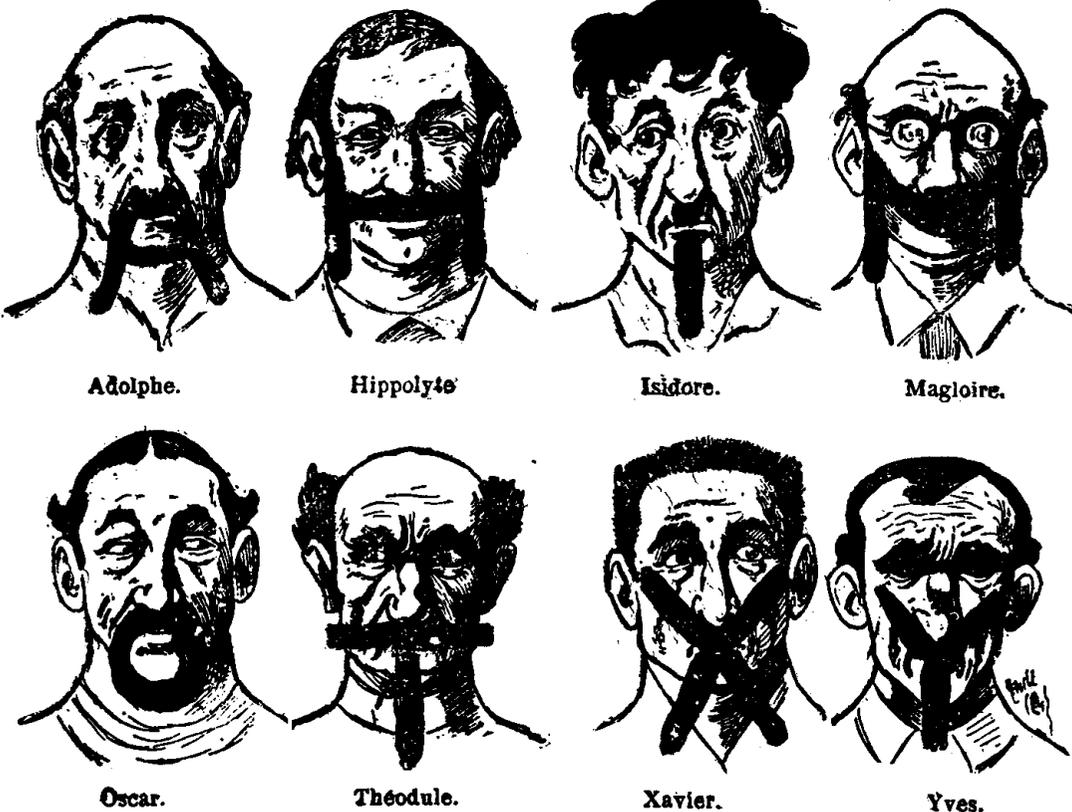
SI

SEPTIÈME MOIS

Adoré,

Trois mois ! Trois longs mois encore, et je serai ton

LA NOUVELLE MODE DES BARBES



Adolphe.

Hippolyte

Isidore.

Magloire.

Oscar.

Théodule.

Xavier.

Yves.

On a prétendu que la grande mode, cette année, serait de se couper la moustache. Il n'en faut rien croire. Au contraire, la barbe sera maintenue ; mais le chic sera de lui faire former l'initiale de son petit nom. Nous sommes heureux d'en donner quelques modèles.

esclave à jamais !... Trois mois ! Dis donc, chéri, si nous allions nous unir en Angleterre ?...

Mais je suis folle... Que dis-je ? Criminelle... Pauvre mère, si elle m'entendait ? Non, non, laissez-moi gravir jusqu'au bout le calvaire du veuvage. Respect à la loi, respect aux convenances...

D'ailleurs, ne t'ai-je pas près de moi, mon ange adoré ? Les portes du paradis sont ouvertes devant nous : pourquoi se hâter de les franchir quand on est si bien sur le seuil...

TA PETITE NONORÉ.

LA MODE

JUPE NOUVELLE SANS COUTURE DERRIÈRE ET BOUTONNÉE SUR LE COTÉ

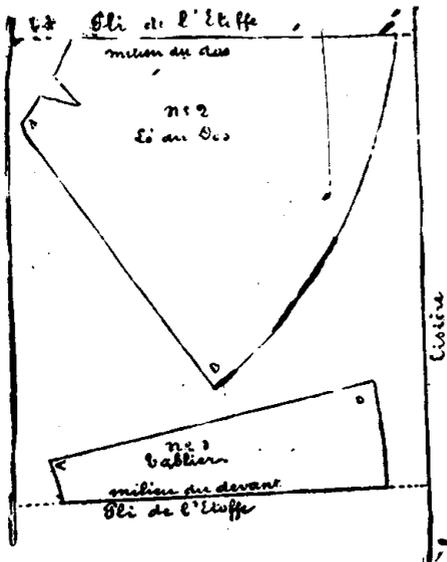
Ce patron, de coupe nouvelle, se prend dans les étoffes de grande largeur, c'est-à-dire 50 pouces. Elle est droit fil et sans couture au milieu du dos, et se boutonne sur le tablier par une rangée de boutons. Cette jupe se garnit à volonté de plusieurs rangs de piqûres



Modèle de la jupe nouvelle

dans le bas, galons ou tresses, et s'accompagne d'un boléro ou d'une petite veste dont nous avons donné de nombreux modèles dans les numéros précédents.

Ce modèle est composé de deux morceaux :



Plan de la jupe nouvelle

No 1.—Tablier ; se taille double, sans couture pris dans le travers de l'étoffe.

No 2.—Lé du dos ; taillé double d'un seul morceau, le droit fil au milieu du dos, la fermeture se fait au côté du tablier. Il se raccorde au tablier par A et B, une pince ajuste la hanche.

Mesurage.—40 pouces sur 50 de largeur.

PRIMES DU MOIS DE FEVRIER

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de FEVRIER qui a eu lieu samedi, le 4 mars, a donné le résultat suivant :

1 ^{er} PRIX	No	37,260....	\$50.00
2 ^e	No	39,137....	25 00
3 ^e	No	28 909....	15 00
4 ^e	No	9,467....	10 00
5 ^e	No	29,321....	5 00
6 ^e	No	18,314....	4 00
7 ^e	No	7,923....	3 00
8 ^e	No	6,208....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

127	4,913	13,367	20,953	28,320	33,835
470	4,974	13,598	21,187	29,173	34,561
707	5,347	14,641	21,456	30,241	34,624
901	6,235	14,852	22,302	30,575	34,732
1,243	7,569	15,228	22,751	30,729	35,318
1,432	8,117	15,857	22,965	31,197	35,824
1,743	9,504	16,514	23,214	31,322	36,125
1,925	10,280	17,260	23,729	31,733	36,351
2,210	10,704	17,525	24,191	31,894	37,124
2,497	11,364	18,330	24,973	32,130	37,429
3,175	11,625	19,704	25,431	32,524	38,242
3,318	12,147	20,149	25,743	32 851	38 425
4,120	12,352	20,603	26,347	33,121	39 711
4,325	12,874	20,780	27,185	33,452	39,924
4,746	13 121				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de FEVRIER, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béliand, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

AMUSEMENTS

THÉÂTRE FRANÇAIS

Le théâtre Français nous donne, cette semaine, un drame inconnu au Canada, et qui n'a même été représenté que peu de fois aux Etats-Unis. *For Liberty and Love* est un mélodrame qui se déroule à Cuba, mais contrairement à ce que plusieurs pourraient croire, il n'est pas question de guerre ; c'est tout simplement une histoire d'amour semée de situations tragiques.

Dans les entr'actes, on a le plaisir d'entendre Mme Alice Shaw et ses deux filles. Elles sifflent avec un art remarquable. Elles donnent quelque chose de tout à fait nouveau. Trois autres numéros de vaudeville promettent de l'amusement réel.

AU MONUMENT NATIONAL

La quinzième soirée de familles a été délicieuse, et il y avait une assistance nombreuse et distinguée. Le succès sourit donc de nouveau à nos braves acteurs canadiens-français. Merci pour eux. Ils se montrent reconnaissants à leur manière, d'ailleurs, puisqu'ils jouent de mieux en mieux. Cette seconde représentation des *Boulinard* a été supérieure à la première, et le public s'est franchement amusé. MM. Duhamel, Roy et Emmanuel, Mme Chapdelaine, Milles Jacques et Reid, ont soulevé des tonnerres d'applaudissements. Nos autres artistes, dans les rôles secondaires, ont été brillants, en un mot, rien n'a cloché.

Pour le 9 mars, grosse nouvelle. On prépare la superbe comédie en trois actes, de Molière : *Le malade imaginaire*. La pièce est difficile, et si nos acteurs

réussissent à faire ressortir leurs rôles avec autant de talent que par le passé, nous pouvons nous attendre à un régal extraordinaire. Dans tous les cas, cette tentative était à faire et nous avons hâte de voir du théâtre classique sur notre scène.

JEUX ET AMUSEMENTS

PROBLÈME

Une ménagère achète treize grosses pommes et treize petites. Comment s'y prend-elle pour les partager entre ses sept enfants ?

ÉNIGME

Lecteur, je m'annonce avec bruit
Et sans jamais causer d'alarmes ;
Pourtant l'effet qui me produit
Fait bien souvent verser des larmes ;
Je me répète quelquefois,
Mais toujours dépourvu de grâces,
Et le plus séduisant minois
Fait par moi d'horribles grimaces ;
Je fais goûter quelque plaisir ;
Un rien comme lui me fait naître,
Et l'instant qui me donne l'être
Tout aussitôt me voit mourir ;
Mais il est temps que je finisse,
Mon récit t'a rendu rêveur ;
Courage, allons, mon cher lecteur !
Bon, t'y voilà ! Dieu te bénisse !

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE No 772

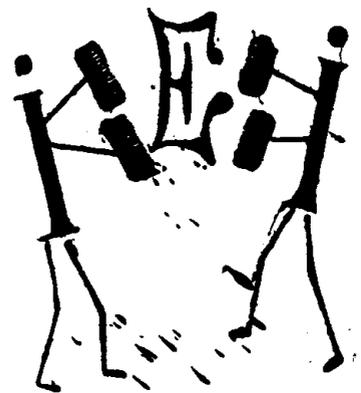
Enigme.—Sol.

Logogriphe.—Sol et sole.

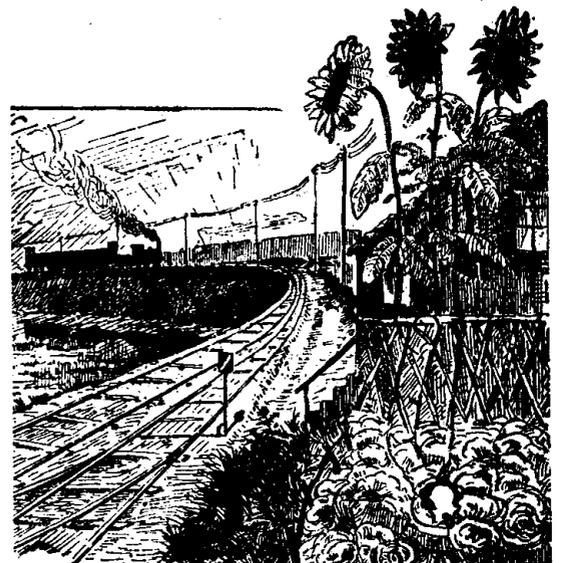
ONT DEVINÉ :

Mlle Amélie Dupuis, Mlle Marie-Anne Dupuis, Montréal ; J.-R. Bédard, St-Hyacinthe ; A.-T. Gastonguay, Lewiston ; Mlle F. Lemonde, Valleyfield ; Alfonso del Vecchio, Montréal ; Mlle E.-S. Rivard, Ottawa ; Mme N. Turcotte, Québec.

RÉBUS



GRAVURE-DEVINETTE



Le train va passer : où donc est l'aiguilleur ?

[POUR LE MONDE ILLUSTRÉ]

ELAINE

PREMIÈRE PARTIE

LA TEMPÊTE

(Suite)

Certes, il y a des âmes auxquelles ces spectacles marqués de tristesse plaisent : il y a des poètes qui aiment vivre au sein des immensités sombres : il est des esprits qui ne recherchent que les climats brumeux ou les natures sauvages ! Mais peut-on demander à une jeune fille, bien faite pour avoir sa place réservée au milieu de ses semblables, d'avoir les mêmes idées ? Peut-on exiger d'elle qu'elle se contente du terrible et du gris, alors que le tendre et l'ensoleillé existent quelque part pour elle ?

Elle aimait pourtant bien son grand-père, cette enfant aux larges yeux noirs et à la taille de druidesse oubliée dans nos époques extra-civilisées, mais elle aimait aussi la vie ! Elle se disait bien que les goûts de M. de Kéravrez lui faisaient un devoir de demeurer avec lui, dans ces lieux désolés où son âme de vieil Armoricaïn endurci trouvait la plénitude des charmes, mais elle pensait aussi parfois, en dedans de son cœur, qu'il devait se dire que ses goûts étranges n'étaient peut-être pas partagés par sa petite-fille.

Hélas ! les vieillards sont souvent comme les enfants qui, par cela même qu'ils aiment à entendre raconter les contes du *Petit Poucet* ou du *Petit Chaperon Rouge*, ne peuvent se figurer que les grandes personnes présentes aient envie de bailler en écoutant.

Chose curieuse ! ces pensées, qui étaient habituellement celles d'Elaine, ne hantaient pas son esprit ce soir-là.

Par une sorte de revirement difficile à imaginer, le château lui semblait bien plus gai que de coutume et le vent, qui soufflait en tempête au dehors, ne la faisait plus frissonner comme la veille.

On eût même pu voir un sourire heureux errer sur ses lèvres entr'ouvertes, alors que ses petits doigts blancs jouaient machinalement avec les glands de sa cordelière.

Soudain, elle se leva, se posa en souriant devant une glace qui reflétait toute sa personne, puis, revenant rêveuse, se dévêtit, éteignit sa lumière, puis se coucha.

Mais les bonnes fées, que les légendes bretonnes placent un peu partout, purent l'entendre murmurer bien bas, avant qu'elle s'endormît :

—Je suis folle ! Il ne me connaît même pas ! Puis, qui sait ? . . .

* * *

Le lendemain de cette soirée si féconde en événement divers, le soleil se leva radieux, repoussant devant ses rayons bienfaisants, en même temps que l'ombre, les dernières bouffées de tempête.

Elaine, après une nuit où toutes sortes de rêves heureux avaient bercé son sommeil, sourit et rougit en se rappelant ses pensées de la veille ; puis, sautant à bas de son lit, elle s'habilla à la hâte et descendit au salon.

M. de Kéravrez l'y attendait auprès du foyer, les deux coudes appuyés sur ses genoux écartés, le corps penché en avant et tisonnant machinalement une bûche de bois sec, achevant de se consumer dans l'âtre.

—Bonjour, grand-père.

Et, ce disant, Elaine posa ses lèvres roses sur le front du vieillard.

—J'espère que vous avez bien dormi ?

Puis, rougissant, elle ajouta plus bas.

—Comment va notre noyé ?

—Aussi bien qu'un noyé qui n'a pas avalé trop d'eau salée peut se porter, mon enfant. Désires-tu le voir ?

—Pas avant de vous avoir vu déjeuner avec moi.

On sonna la servante, et bientôt un frugal repas fut servi auprès de la cheminée monumentale où, sur la demande d'Elaine, on avait renouvelé la provision de bois.

—Allons-nous maintenant voir notre malade ? demanda M. de Kéravrez, quand la collation fut terminée.

—Avec plaisir, grand-père.

Ils sortirent ensemble et, arrivés à la chambre d'Armand, prièrent la servante qu'on avertît le convalescent de leur visite.

Le jeune homme, dont une nuit d'un sommeil réparateur avait

renouvelé en partie les forces, était assis dans un large fauteuil, occupé à faire sécher, l'un après l'autre, certains papiers d'une importance capitale, sans doute.

En entendant annoncer M. et Mlle de Kéravrez, dans le château desquels on lui avait préalablement appris qu'il se trouvait, il essaya de se lever, mais trop faible, il fut obligé de se rasseoir.

—Ne vous dérangez pas, monsieur . . .

— . . . Armand d'Auffour.

—Nous venons simplement prendre des nouvelles de votre santé. Je vois que, quoique faible encore, vous êtes déjà beaucoup mieux. Permettez-moi de vous présenter ma petite-fille, Mlle de Kéravrez, à qui (entre parenthèses) vous devez d'être encore vivant.

—Mademoiselle, vous me voyez confus de ne pouvoir vous remercier autrement du signalé service que vous m'avez rendu. Il est inutile de vous assurer, n'est-ce pas, que je serai infiniment heureux, quand il me sera donné . . .

—Pas de me rendre le même service, au moins, interrompit en riant, la jeune fille !

—Oh ! non ! . . .

Et il resta interloqué.

M. de Kéravrez lui raconta alors comment s'était opéré son sauvetage.

Pendant ce temps, Armand ne pouvait s'empêcher de porter de temps à autre, ses yeux sur Elaine, qui rougissait malgré elle chaque fois que son regard rencontrait celui du jeune homme.

Celui-ci se disait qu'elle était étonnamment belle, et que l'homme à qui il serait donné de posséder tant de perfections, serait sans doute le plus heureux des hommes.

Au moment où ses hôtes se retiraient, il les remercia de nouveau. Mais ils ne furent pas plutôt sortis qu'il se prit à rêver, au lieu de continuer à faire sécher, à la flamme du foyer, les papiers épars sur le guéridon, à portée de sa main.

Point ne nous est nécessaire, n'est-ce pas, de vous expliquer en détail ce à quoi un jeune homme peut bien penser quand un hasard—qu'il appelle heureux, malgré tout—a mis sur sa route une créature aussi belle qu'Elaine de Kéravrez. Surtout que nous avons vu, dans le commencement de ce récit, que le jeune homme en question venait reprendre sa place dans la patrie avec, en tête, l'idée de trouver quelque jolie femme, à qui il pourrait proposer, tôt ou tard—plutôt tôt que tard—d'unir leurs deux existences.

Or, au moment du naufrage de la veille, notre héros avait eu l'heureuse idée de ne pas oublier son portefeuille dans sa cabine ! Quand on saura que ce portefeuille contenait toute sa fortune—nous avons parlé de millions—on devinera facilement le sujet de ses rêves.

D'ailleurs Armand d'Auffour était ce qu'on appelle un bel homme : mais cette fois l'expression pouvait s'appliquer dans toute l'acception du mot. Car il était beau de visage aussi bien que de corps.

Rien qu'à le voir, on devinait qu'il possédait des titres de noblesse datant des croisades : le travail et les luttes pour la vie ne sauraient faire disparaître ces marques de race—pas plus qu'une vie sédentaire et des plaisirs raffinés ne sauraient les faire naître.

Armand songeait donc.

DEUXIÈME PARTIE

LE DUEL

Six mois se sont écoulés depuis les événements que nous avons racontés dans la première partie de ce récit.

Presque au lendemain du jour où Armand songeait, Pierre Maudern avait été obligé de s'absenter : des affaires pressantes l'appelaient, paraît-il, à Paris.

Hélas ! il est un proverbe qui dit :

Qui va à la chasse
Perd sa place.

C'est précisément ce qui arriva pour notre faux Breton.

Fût-il demeuré, Elaine eût peut-être regardé à deux fois avant de se laisser aller aux sentiments étrangers qui s'introduisaient si brusquement dans son âme, depuis qu'Armand d'Auffour s'était trouvé sur son chemin. Certes, jamais elle n'avait senti autre chose qu'une certaine répulsion pour ce Pierre Maudern, dont le mariage s'était arrangé avec son grand-père, sans son propre consentement. Néanmoins, l'obéissance et la piété filiale eussent pu lui faire faire ce que le cœur eût été impuissant à lui faire accepter.

A H de Trémaudan.

(A suivre)

L'ORPHELIN

PAR MME LA BARONNE DE BOIJARD

(Suite)

Quelle bonne lettre, affectueuse et tendre, je viens de recevoir d'Arcachon !

Mais est-il bien possible que ma *grande nouvelle* ait si peu surpris les chères protectrices de mes premiers jours d'abandon ?

Elles me disent, même, qu'elles s'y attendaient.

Amie Angélique ajoute qu'elle savait que *cela* devait arriver ; qu'elle l'avait pressenti depuis l'heure de mon entrée ici ; depuis l'instant où elle me vit, toute petite, timide et apeurée, chercher dans les bras tendus d'Olivier un refuge contre le froid, le sombre de la nuit, et ce froid, ce sombre, plus terribles encore, jetés, dans mon pauvre cœur d'enfant, par l'absence significative de grand'mère et de Gérard.

Les âmes aimantes ont de ces divinations. La chère Mme Guéthary a été, dès lors, persuadée que mon bonheur et celui de l'oncle Noll demeureraient, dans la suite, étroitement liés l'un à l'autre.

— Oh ! si étroitement que nous n'avons pas besoin de paroles pour l'exprimer et nous comprendre.

Hier, un rayon de soleil, perçant la nuée, est venu nous réjouir, et réchauffer, dans leur cage, les deux bengalis que Georges Douglas nous a rapportés de son dernier voyage en Asie.

Les mignons oiseaux se sont mis à chanter. Le regard de Noll disait :

— Pauvres petits ! pourquoi sont-ils prisonniers ?

Je me suis levée, j'ai ouvert l'étroite petite porte grillagée.

Craintifs d'abord, puis, peu à peu enhardis, grisés par la liberté inattendue, les jolis captifs, à la tête pourprée, après avoir tourné de tous côtés leurs yeux éveillés, se sont mis à sautiller, à voler au travers du "grognoir".

— Merci : m'a dit le sourire content de Noll.

Pendant une grande demi-heure, nous avons suivi, silencieux et amusés, leurs gracieux ébats : appels tendres et vifs, fuites coquettes, défis mutins ; puis, après la poursuite coupée de petits cris perçants, le repos sur l'arête d'un des rayons de la bibliothèque, l'un contre l'autre serrés, les ailes frissonnantes encore, les plumes de la gorge soulevées par un léger halètement... qu'ils étaient charmants, les bengalis ! qu'ils gazouillaient harmonieusement !

Un bruit soudain, dans le Hall, les a effarouchés ; ils sont allés se réfugier au fond d'un angle obscur, où nous ne voyions plus, qu'à peine, s'agiter leur fine tête rouge.

Ce qui leur avait fait peur, c'était un colloque animé qui m'inquiéta, moi aussi. Je crus à l'arrivée d'une visite... Je m'étais figuré reconnaître la voix des dames Dorset, parlementant avec Brice... Ma crainte a dû se traduire sur ma physionomie, car Olivier, qui avait également prêté l'oreille, après un instant d'attention, se mit à rire.

— Ce n'est pas elles, rasure-toi.

La cousine Ethel, qui tricotait près de la fenêtre, fort absorbée dans le laborieux repêchage de mailles échappées, a relevé la tête et regardé l'oncle Noll, avec étonnement.

A qui donc répondait-il, puisque personne n'avait parlé ?

C'est égal, je ne pourrai pas dérober beaucoup de mes pensées à mon mari !

Depuis deux jours, il me semble que je respire plus au large. Gérard s'est absenté. La malaise indéfini qui m'opprime, lorsqu'il est à Kilmore-Castle, se dissipe, à mesure qu'il s'en éloigne.

Cependant, je ne puis souhaiter qu'il abandonne, à cause de moi, le manoir, ainsi qu'il en avait manifesté l'intention, dans un premier moment de dépit. Ce serait par trop égoïste. Pourtant, je sens qu'il m'en veut sourdement, quoiqu'il se défende de le laisser transparaître au dehors.

Il me juge mal, d'ailleurs, et me prête des vues intéressées... Ah ! Dieu !... comme il se trompe. Il croit que mon intention est de le dépouiller quand, au contraire, je me propose de demander à Olivier... aurai-je même besoin de lui rien demander ?... Je suis sûre que sa fraternelle générosité et l'esprit de justice qui est en lui ont déjà conçu la pensée de constituer à Gérard un riche apanage, qui sera notre cadeau de noces.

Cela désarmera-t-il ?...
.....

Un peu de mieux, aujourd'hui, dans l'état de Noll. Le docteur

Mathon était content, en le quittant ce matin, et a permis quelques pas, une courte promenade, non dehors, mais dans le hall et la galerie vitrée.

Si ce pouvait être, enfin, la vraie détente !...

Après déjeuner, Noll a pris mon bras ; la marche, encore un peu pénible au début, n'a cependant pas paru trop le fatiguer. Par une baie de la véranda, dont le store était relevé, on apercevait l'enfilade de verdure de la serre. Il a été tenté par cette fraîcheur et cet éclat des fleurs donnant, en plein hiver, l'illusion de la belle saison revenue, de la nature en fête, de son renouveau.

Brice passait. Il lui a dit :

— Porte mon fauteuil près de la cascade. Nous y resterons quelques instants.

Il s'y est reposé, avec délices.

C'est très gai, ce coin rustique, où tout pousse follement : les iris au bord de l'eau chantante, les fines capillaires aux tiges ténues, perdues dans les creux des rocailles ; les nénuphars transportés de l'étang des cygnes et qui, petit à petit, ont envahi la surface entière du minuscule bassin.

— Ta serre a besoin d'un brin de toilette, m'a dit Olivier, tout à coup. Il me semble que tu la négliges. Vois donc toutes ces branches brisées, dans l'allée de droite. On dirait que cet endroit a été saccagé.

La remarque m'a fait tressaillir.

— Oh ! a dit Brice, étourdiment, c'est quand...

Je lui ai coupé la parole, avec vivacité.

— Oui, c'est l'autre jour... quand j'ai cueilli mes fleurs...

— Quel massacre, petite Vandale !... a fait Olivier, en riant.

Je me suis sentie rougir, et j'ai détourné la tête. Mon demi-mensonge me pesait horriblement. Dissimuler à Noll quoi que ce soit m'est un vrai supplice, mais, pour rien au monde, je n'aurais voulu qu'il apprit quelle scène violente et pénible s'était déroulée là ; quelques paroles cruelles, injustes, haineuses, Gérard m'avait jetées au visage, tandis que sa main tordait et arrachait, impitoyable, les pauvres fleurs innocentes...

Enfin ! la nuit, le repos, le silence, après cette fastidieuse journée qui a pesé sur moi, lourde, énervante, comme si l'atmosphère eût été saturée d'électricité.

Dans l'après-midi le *mailcoach* de lady Evellyn a débarqué une vraie foule de visiteurs, parmi lesquels nos voisines de Dorset-Hill, et celles-ci sont demeurées avec nous, si ostensiblement, nous ne pouvons nous dispenser de les inviter à dîner, ce que, d'ailleurs, elles ont accepté, sans qu'il fût besoin de recourir à la moindre insistance.

Mon Dieu ! les longues heures de contrainte et de gêne au milieu de ces étrangers, dont les compliments, d'une effusion trop outrée pour paraître sincère, étaient démentis, presque grossièrement, par les regards, les sourires ironiques ou envieus.

Une curiosité vulgaire, malveillante seule, les avait amenés, je le sentais ; et cela augmentait mon ennui.

Pendant la partie de croquet de table organisée pour la jeunesse, dans la salle de billard, les *misses* n'ont cessé de me devisager, ouvertement surprises de ne pas me trouver grandie de plusieurs coudées et raidie d'orgueil.

Les gens sérieux, demeurés près de l'oncle Noll, l'accablaient de questions, plus ou moins maladroitement et indiscretes touchant ses "projets d'avenir".

Une satisfaction a manqué aux uns et aux autres : celle de voir comme Gérard, parti depuis le matin en chasse avec Douglas, dans la montagne, prenait l'événement qui, suivant les plus charitables prévisions, va ruiner ses espérances de fortune...

Pauvre monde méchant, si tu savais !...

Les chasseurs ne sont rentrés que bien avant dans la soirée, alors que, de nos hôtes, il ne restait plus que les Dorset. En arrivant à la grille du parc, il ont sonné du cor, pour la grande joie de Noll, qui aime beaucoup les airs de chasse.

C'était très poétique : les deux trompettes s'appelaient, se répondaient, puis jetaient à l'unisson, dans le grand silence des bois, leurs éclatantes et joyeuses fanfares, les voûtes sonores du manoir en répercutaient, longuement, les harmonieuses vibrations, et l'écho répétait, au loin, les dernières notes emportées par la brise avant qu'elles mourussent dans la nuit.

J'aurais dû être tout en joie de voir Noll si content. Mais, déjà, la crainte vague, contre laquelle je me défends mal, dès qu'il surgit, quelqu'un entre nous, était revenue, irraisonnée, absurde... et obsédante.

Pourtant Gérard faisait montre d'une liberté d'esprit et d'une gaité très naturelle. Douglas est la bienveillance, la loyauté mêmes. Tous deux ont exhibé, avec un entrain triomphant, le butin de la journée : les grouses brunâtres aux pattes emplumées et les ramiers gris à la gorge mordorée, chatoyante, avec des reflets d'arc-en-ciel.

L'honneur du plus brillant coup de fusil revenait à Gérard : un superbe faisan argenté, dont la blancheur se moirait de fines stries noires. Après un instant très court d'hésitation, il m'a offert le bel

oiseau, dont un seule goutte de sang, au milieu de la poitrine, tachait, d'une étoile de pourpre, le doux plumage.

Un peu embarrassée, j'ai remercié et caressé, d'une main distraite, les ailes lustrées du faisán, et son col flexible, qui, dans l'inertie abandonnée de la mort, se renversait sur mes genoux.

—Pauvre jolie bestiole ! ai-je murmuré avec une involontaire regret de voir ainsi, privé de vie, le gracieux et inoffensif volatile.

Maud Dorset a éclaté de rire.

—Quelle âme tendre, cette Florence ! s'est-elle écriée, railleuse. La voilà pâmée devant le trépas d'un malheureux oiseau... Darling, je crains, en virité, que votre cœur ne renferme qu'un seul trésor : une compassion universelle, dans laquelle vous englobez tout ce qui souffre, bêtes et gens... c'est très touchant. la pitié exaltée à ce point, mais...

Son persiflage m'énervait. Je me suis levée, sous prétexte de faire emporter le gibier à l'office.

Comme je rentrais, le brave Georges, mélomane enragé, m'a demandé un peu de musique. Je me suis mise au piano, et mes doigts ont couru sur le clavier, à l'aventure. Qu'ai-je joué ? Je n'en sais rien. Un morceau quelconque de mon répertoire familial. Je crois que c'était triste... mais peut-être est-ce en moi et non dans la musique que gisait cette inexplicable et mortelle tristesse.

Quand j'ai quitté le piano, j'ai cru voir une pâleur soudaine au front de Noll. Encore nne idée de l'autre monde ! Lady Dorset causait avec lui, très animée, et il souriait.

En rejoignant, j'ai entendu qu'elle parlait de bienfaits, de reconnaissance ; j'ai compris qu'il s'agissait de lui et de moi et, de mépris, j'ai soulevé les épaules. Comment lady Helen, si froidement calculatrice, osait-elle prétendre apprécier la générosité du cœur d'Olivier, la gratitude débordante du mien et sonder la profondeur de notre mutuel attachement ?... Rien que de voir effleurer, par elle, des sentiments dont la délicatesse lui sera toujours inconnue, m'a irritée à l'égal d'une profanation ; et je me disposais à interrompre ses dithyrambes lorsque, d'elle-même, elle a appelé sa fille pour prendre congé...

Un peu de remue-ménage général. Suzan apportait les manteaux, les capelines ; en nouant ses rubans, Maud m'a dit, reprise de son rire mordant :

—N'égarez plus votre pitié sur les bestioles mortes, sensible Flor ; réservez-la pour ceux qui souffrent, qui la méritent et y ont droit.

J'imagine que c'était une allusion à ma froideur envers Gérard, après... ce qui s'est passé entre nous.—En quoi ma conduite la regarde-t-elle ? Je me suis raidie, et mes adieux ont été très secs.

Douglas et Gérard reconduisaient les visiteuses jusqu'à Dorset-Hill... Cousine Ethel présidait au rangement de l'argenterie. Je me suis trouvée seule, un instant, avec Noll. J'avais mille choses à lui dire. Mais il était las, sans doute, car il a sonné Brice tout de suite.

—Bonsoir, Flor...

Ai-je rêvé ?... Quel froid dans ce " bonsoir " ; quelle tristesse dans le pâle sourire qui l'accompagnait, dans le regard navré qui a croisé le mien !...

—Oncle Noll ! ai-je balbutié, avec une angoisse qui étouffait ma voix.

A-t-il entendu cet appel ? Il s'est retourné, une seconde, au seuil de la porte. Je voulais courir à lui, parler, lui demander... une impression douloureuse, comme la blessure d'un glaive, m'a clouée immobile, la parole glacée sur les lèvres.

Que lui a-t-on dit ?... Que peut-il donc croire ?...

J'avais hâte d'être seule pour me ressaisir, pour songer... ; et maintenant, j'ai peur de réfléchir. Je voudrais que le sommeil vint m'empêcher de penser.

Noll, oncle Noll ! tu n'es plus toi !... Et je souffre, ô mon Dieu ! plus que je ne puis dire.

Une contrainte pénible plane sur nous, arrêtant court toutes nos expansions. Devant le monde, nous parlons de choses banales, avec une animation forcée ; mais, quand nous sommes seuls, c'est à chaque instant, dans nos entretiens si différents de ceux d'autrefois, intimes, libres et gais, des silences subits d'un poids écrasant et que nous nous rompre, de peur que le premier mot prononcé ne soit un mot irréparable.

Tendre et bon, Olivier l'est toujours ; il l'est plus que jamais, malgré cette défiance étrange que je sens, désormais, en lui, et qui me paralyse ; je voudrais pouvoir lui crier :

—Ce ne sont ni les biens de Kilmore, ni l'orgueil du nom qui me tentent ! Abandonnons tout à Gérard et allons vivre pauvres et obscurs,—heureux aussi !—dans un pays inconnu, loin du monde !

Car il me semble que cela répondrait à sa secrète, à sa poignante appréhension...

Je suis prête à parler... je n'ose...

LE SOUPER EST, assurément, INDISPENSABLE

et la question qui se pose est celle-ci : Doit-on manger, boire, ou s'en priver, considérant le souper comme un rafraîchissement tardif ?

On doit se priver

De tout ce qui n'est pas conforme aux simples règles hygiéniques suivantes :

On doit Manger

Ce qui s'assimile vite et ne surcharge pas les organes digestifs durant la nuit.

On doit Boire

Seulement ce qui provoque un sommeil réparateur, sans répression réactionnaire le matin.

BOVRIL

Me défendre contre une accusation qui n'a pas été formulée, ne serait-ce pas encore la justifier ?

O mon pauvre bonheur fugitif !...

Aussi éphémère que les bulles de savon brillantes et légères, dont les globes irisés, mirant le soleil, s'élèvent bien haut dans l'azur, et qu'un souffle du zéphyr pulvérise ; le voici déjà évanoui, envolé à jamais...

Je n'ai que vingt ans, et comme aux très vieux il ne me reste plus, des joies si vite passées, qu'un amer et doux souvenir.

J'ai lutté cependant contre l'évidence même, cherchant, jusqu'au bout, à m'abuser sur les causes du revirement de Noll... un caprice... une épreuve... une soudaine et inexplicable bizarrerie de caractère...

Oh ! tout ce que j'ai échafaudé d'in vraisemblances pour ne pas arriver à la cruelle vérité ! Il a fallu l'implacable main de Gérard pour déchirer le dernier voile de mon illusion !

Ce matin, en quittant la chapelle, je m'étais attardée dans le parc. Harry sortait les chevaux, et Tahib, en m'apercevant, se mit à hennir joyeusement.

Pauvre Tahib ! depuis combien de jours ne m'étais-je plus occupée de lui. Je m'approchai et l'emmenai par la bride, en le flattant de a main...

Il frottait sur mon épaule ses naseaux veloutés et me regardait avec des yeux pleins de caresse, qui semblaient, doucement, me reprocher de l'avoir négligé.

Comment sa vue ramena-t-elle, tout à coup, ma pensée en arrière, vers les joyeuses cavalcades de la belle saison, la promenade d'Argile et l'indicible bonheur des quelques jours d'une paix non troublée dont elle fut suivie ? Je ne sais... mais à ce souvenir ma poitrine se gonfla d'un profond soupir.

—Quoi ! Florence, demanda soudain, près de moi, la voix de Gérard, c'est vous qui soupirez ainsi ? Je vous croyais pourtant au comble de vos vœux !

L'ironie de son accent était plus incisive que jamais. Il les mit à marcher à côté de moi, dans l'étroite allée sablée.

—L'ambition satisfaite ne va pas sans certains déboires, poursuit-il en abattant du bout de sa canne, quelques tiges noircies de chrysanthèmes d'automne qui, oubliés dans les plates-bandes, avaient séché sur pied.—Je vous les avais prédits.—Votre situation, horriblement difficile, est en train de devenir intolérable depuis qu'Olivier...

Ma main s'est crispée, brusquement, sur la bride de Tahib.

—Vous avez remarqué ?...

—Le changement qui s'est opéré en lui ?... Il est trop frappant pour passer inaperçu.

—Et... vous en connaissez la raison ?...

Son rire contenu m'a glacée, tant l'expression en était vindicative et mauvaise.

—Demandez donc à lady Dorset ce qu'elle a dit, l'autre soir, à mon frère.—Je ne sais, vraiment, s'il est charitable ou cruel d'arracher ainsi, d'une main brutale, le bandeau dont quelques-uns se plaisent à couvrir leurs yeux aveuglés...

—Gérald, je vous jure...

Il a eu un geste de dédaigneuse condescendance.

(A suivre)

CHOSSES ET AUTRES

—A l'aide du téléphone un homme sait mentir sans rougir.

L'AMI DE TOUS

Les grandes qualités du *Baume Rhumal* lui ont attiré les sympathies des personnes de toutes les conditions : son prix modique fait de lui l'ami des ouvriers et des nécessiteux.

Sommaire de *La Nouvelle Revue* du 15 février 1899. — Le roman d'un rallié, par XXX ; La littérature et la vie mondaine, par M. G. Renard ; Les races primitives de l'Indo-Chine française, par O. Lemire ; Un centenaire, par Mme S. de Rodzianko ; Un poète-paysan provençal, par E. Rougier ; La Tunisie romaine, par M. Cagnat ; Paysages piémontais, par Mlle B. Allason ; Récits d'un diplomate, par M. B. d'Avilars ; Vers le Tchad, par M. R... ; Lettres sur la politique extérieure, par Mme Juliette Adam ; Pages courtes.

La Quinzaine : Les provinces ; L'Armée ; Les Colonies ; Critique musicale ; Critique littéraire ; Critique dramatique ; Sciences ; Carnet mondain ; Mode.

Administration et rédaction, 28, rue de Richelieu, Paris. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Veillons sur la santé, bien le plus précieux,

Un rhume négligé peut devenir fatal, Il faut dès le début—

le plus tôt est le mieux, Combattre ses effets par le

Baume Rhumal

LECTURE POUR TOUS

Donner chaque mois des articles toujours variés, toujours pleins d'intérêt, Voyages, Nouvelle, Romans, Curiosités scientifiques, Comédies, tel est le tour de force que continuent à réaliser en leurs 96 pages illustrées de 110 gravures inédites les *Lectures pour Tous*, dont le 5e numéro vient d'être mis en vente.

En voici le sommaire : Le Prince de Bismarck, par M. Talmeyr ; Voyage d'un Anglais aux Régions interdites, Exploration de M. Sauvage Landor à travers le Tibet Inconnu ; Pêcheur d'Islande, par A. le Braz ; Alise, Roman, par J. Lermina ; L'Avenir du blé. Le Monde périra-t-il par la Famine ? La Photographie est-elle un Art ? ; L'Assassin (fin), comédie d'E. About ; Enfant Perdu, Nouvelle, par A. Bailly.

Les *Lectures pour Tous*, dont le prix est si modique, 50 centimes seulement, constituent la véritable Revue de famille.

Le No. 50 centimes.—Abonnement : Un an : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr. ; Étranger, 9 fr.

LE CATARRHE SE GUERIT

Le catarrhe ressemble à la consommation, en ce sens qu'on l'a longtemps incurable ; mais il existe aujourd'hui un remède capable de guérir le catarrhe, à n'importe quelle période. Le remède a déjà été employé, pendant plusieurs années, par feu le Dr Stevens, une autorité pour les maladies de la gorge et des poumons. Ayant fait l'expérience de ses propriétés curatives, dans des milliers de cas, et voulant soulager l'humanité souffrante, j'enverrai GRATIS à tous ceux qui souffrent du catarrhe, de l'asthme, de la consommation, ou de n'importe quelle maladie nerveuse, la recette en question, en allemand, en français ou en anglais, avec toute direction pour préparation et emploi du remède. Prompt envoi par la poste à quiconque en fera la demande, avec timbre et en mentionnant ce journal à W. A. NOYES, 920, Powers Block, Rochester, New-York.

POUR CHAPELETS DES RR PP. Croisiers, médailles et petits chapelets de St-Antoine. Timbres-poste oblitérés, écrire à Agence de l'École Apostolique de Bethléem, 153, rue Shaw, Montréal.

Guéri de l'abus des liqueurs

Attestation du Rev. Jas. H. Dixon, Chanoine honoraire de la "Christ Church Cathedral."

Montréal, 29 juillet, 1897.

M. A. Hutton Dixon, Montréal.

Cher Monsieur.—C'est pour moi un plaisir de témoigner des effets absolument merveilleux de votre remède sur moi-même. J'ai commencé à boire il y a plus de trente ans et

MME E. CANTIN

Depuis plusieurs années torturée par la dyspepsie, battements de cœur et débilité générale

Vous tous qui souffrez ! ne vous découragez pas. Suivez l'exemple de Mme Cantin, prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre et vous verrez la fin de tous vos maux

La débilité générale est simplement une perte générale de santé et de force. Elle est causée ordinairement par l'épuisement ou autres affections sur le système qui réduisent les forces vitales à un tel point qu'il est difficile d'être rendu à la santé. Il n'y a que les femmes qui sont affligées de cette maladie qui peuvent réellement comprendre ou apprécier l'angoisse de celles qui souffrent. Les jours sont pour elles des jours de douleurs et les nuits, des nuits de chétive insomnie. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le plus grand tonique qui ait jamais été découvert. Elles donnent l'appétit et aident la digestion, stimulent le cœur, enrichissent le sang et donnent une nouvelle vitalité à chaque organe. Elles rendent la vigueur et la santé à celles qui souffrent de quelque forme de prostration ou de débilité. Elles guérissent cet état de fatigue, d'épuisement et de faiblesse après le moindre exercice et donnent une couleur fraîche et pleine de santé aux femmes pâles et manquant de sang. Quand une femme se trouve presque miraculeusement délivrée de l'esclavage de la douleur elle est heureuse de faire connaître à ses semblables les moyens qu'elle a pris pour se soustraire au joug maladif et regagner la santé et le bonheur. Lisez ce que Mme E. Cantin, charmante jeune dame de Montréal, dit : " Je suis née à Québec, où j'ai toujours demeuré. Depuis six mois je réside à Montréal. Ma maladie date de quatre ans, je puis dire depuis un siècle de souffrances. J'étais faible, mes vivres me fatiguaient, je digérais très mal, je vomissais tout, et j'avais de vilains étouffements, douleurs dans la tête, les membres engourdis, battements de cœur, la dyspepsie me rendait malheureuse et très découragée. Un jour, je vis sur les journaux le récit d'une guérison dont la maladie était semblable à la mienne. Cela me donna du courage, je commençai à prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre, et elles m'ont complètement guérie, je puis manger de tout sans être malade, ma digestion se fait bien, enfin je suis heureuse. Bien sincèrement, je les recommande à toutes les femmes souffrantes



Mme E. CANTIN

"comme le meilleur remède." Mme E. Cantin, 209 rue Ste-Elizabeth, Montréal
Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent infailliblement le mauvais mal, le mal de tête, les maux de reins, de côtés, font désenfler les mains, les jambes et les pieds, douleurs dans le bas-ventre, douleurs des maladies mensuelles, irrégularités, toutes les maladies du changement d'âge, leucorrhée, l'hystérie, douleurs dans l'estomac, manque d'énergie, fatigue après le moindre exercice, des fatigues, vertige, étourdissements, bourdonnement dans les oreilles, dépression de l'esprit ou mélancolie ; aux femmes pâles et faibles, les Pilules Rouges du Dr Coderre font du sang rouge, riche et pur, elles rendent les joues roses, les

yeux ternes luisants, l'appétit aux estomacs faibles, celles que la maladie rend de mauvaise humeur deviennent souriantes, les femmes nerveuses qui ne peuvent dormir recouvrent le sommeil. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont surtout recommandées aux femmes enceintes, elles donneront des forces à la mère et aideront à la formation de l'enfant. Nous n'exagérons rien, ce que nous disons des Pilules Rouges du Dr Coderre est vrai, ne soyez pas surprises, elles sont pour les femmes, c'est pourquoi elles guérissent toutes les femmes.

Rappelez-vous que nous avons à votre disposition un médecin spécialiste des plus éminents pour le traitement des maladies des femmes. Vous pouvez la consulter pour rien. Sans crainte, écrivez-lui une description de votre maladie. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de traitement, nous les envoyons à toutes les femmes qui en font la demande. Toujours le médecin s'empresse de vous répondre, en vous disant tout ce que vous aurez à faire pour hâter et assurer votre guérison. Toutes lettres adressées au : DEPARTEMENT MÉDICAL, BOITE 2306, MONTREAL, sont tenues confidentielles par notre médecin.

En garde contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. Refusez-les. Un grand nombre de ces imitations contiennent des drogues dangereuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 pilules rouges. Jamais autrement. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte, ou \$2 50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre coûtant 50c dure plus longtemps qu'aucun remède liquide que vous payez une piastre. Nous les envoyons au Canada et aux États-Unis, pas de douane à payer. Ayez soin de donner votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez : CHEMISSE FRANCO-AMÉRICAINNE, MONTREAL, CAN.

grâce aux boissons j'ai perdu plusieurs excellentes positions. La Providence m'a fait tomber entre vos mains et vous avez fait de moi un nouvel homme. Je n'ai plus le moindre désir pour les liqueurs, je suis fort, vigoureux, plus plein de santé que je ne l'ai jamais été. J'y vois bien, j'ai de l'ambition, de l'énergie, et je puis dire que j'attribue le changement au traitement que vous me faites subir. J'espère sincèrement que d'autres malheureux comme moi iront à vous, qu'ils essaieront votre remède et je suis certain que s'ils essaient votre traitement fidèlement, suivant vos instructions, ils ne regretteront jamais leur démarche. Vous pouvez me référer tous ceux que vous voudrez. Je leur expliquerai mon cas et ce que vous avez fait pour moi. Croyez-moi votre bien dévoué.

Rectorat de St-Jude, 132 rue Fulford, Montréal.

8 septembre 1897.

M. A. Hutton Dixon, 40 Park Avenue, en ville.

Cher Monsieur,

C'est un grand plaisir pour moi de témoigner que la lettre ci-dessus écrite par un monsieur qui m'est bien connu, m'a été lue par lui-même après qu'il l'eût écrite, il y a environ six semaines. D'après ma connaissance personnelle, je sais que ce qu'il a écrit est l'exacte vérité. Ce monsieur a bonne apparence et j'ai bon espoir qu'il fera sa marque dans les affaires.

Je suis heureux d'ajouter que j'ai eu une conversation aujourd'hui avec l'épouse d'un autre monsieur qui a aussi été traité par vous, et nous sommes venus tous deux à la conclusion que s'il est sobre et appliqué à ses affaires, c'est, après Dieu, grâce aux effets de votre traitement.

Épérant que beaucoup de ceux qui sont affligés de la malheureuse passion de l'intempérance voudront bien essayer votre traitement.

Je demeure

Votre tout dévoué,

JAS. H. DIXON.

Détails complets concernant le traitement ci-dessus : Envoyez sous enveloppe cachetée sur demande. Adresse :

THE DIXON CURE CO., 40 Avenue du Parc, Montréal.

Placez votre argent sur nos Pools au Blé.

Nous payons des dividendes mensuels de 10 à 20 pour cent. Jamais une opération à perte, avec notre système infallible. Écrivez pour détails. COMBINATION INVESTMENT CO., Rialto Building, Chicago.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Dr Lussier en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur en tout ce que je connaisse et indispensable dans chaque famille.

Antoine Plante dit Sauvé, St Louis de Gonzague.

LA NOUVELLE REVUE

28, Rue Richelieu, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Paris et Seine	50f	28f	14f
	Départements	56f	29f	15f
	Étranger	62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'*Étranger*.

LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle. Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.50 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30 cts.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets Coupe parfaite. Toujours en locks les

R. G. - P. D. - D. A. FERRISS, Etc., Etc.

C. J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.
1618 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert.

50 YEARS' EXPERIENCE



Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American. A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$5 a year; four months, \$1. Sold by all newsmen. MUNN & Co., 361 Broadway, New York. Branch Office, 625 F St., Washington D. C.

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la Librairie Che Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

HOMMES FAIBLES



Juveniles et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franco de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adresse: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacler, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.



★ VIN ★
ST-LEHON

Naturel,
Tonique,
Stimulant.

En vente dans les
meilleures phar-
macies.

**LAPORTE,
MARTIN
& CIE,**

Seuls agents au
Canada.

**Fourrures de
toutes sortes**

Capots, Manteaux, Cas-
ques et toutes sortes de
vêtements en fourrures.
Spécialité de **Capots en
Chat Sauvage.** :- :-

35 ans d'expérience

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

LAPRÉS LAVERGNE
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.
BUREAU TEL. MARCHANDS 843
RESIDENCE TEL. BELL EST 1743

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



**Fausses dents
SANS PALAIS**

Couronnées en or ou en porcelaine pesée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 8818

13292 80-11-07



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

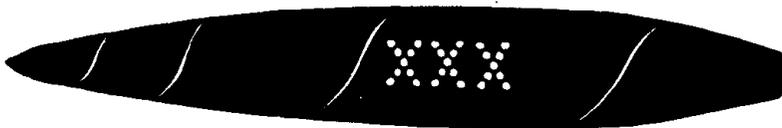
Vêtements pour hommes

Chemises, Cravates, Faux-Cols, Manchettes, Chaussures, Gants et sous-vêtements. La qualité est toujours la meilleure et les prix les plus bas du commerce.

GENEREUX & Cie,

No 227, rue St-Laurent.

LE CAPITOL



EST FAIT AVEC DES TABACS DE PREMIERE QUALITÉ

U. PERREault

— RELIEUR —

No 49, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc.
Relieur pour **LE MONDE ILLUSTRÉ**.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Deux pages de textes et quatre pages de gravures chaque semaine.

VICTOR ROY,

Architecte et évaluateur

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

NOUVELLE

Librairie Française

1632 RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Labelle et Saint-Hubert

JULES PONY, Propriétaire

Les amateurs de littérature française trouveront à ce nouvel établissement, un choix complet d'œuvres françaises les plus nouvelles, les plus amusantes et les plus variées parues jusqu'à ce jour et à des prix très modérés.
Aussi journaux français illustrés, artistiques et comiques, ainsi que revues périodiques, etc. Une visite est sollicitée.

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ANTHON DECARY.

**"La
Presse"**

TOUT le monde lit
le grand journal
parce qu'il satisfait,
instruit, intéresse et
amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

66,002

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

....FONDE EN 1826....

LA MINERVE

Journal Quotidien du matin.

ABONNEMENT

A Montréal \$4.00 par an
Hors Montréal 3.00 par an

Le Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Nouvelles, Feuilleton, Agriculture, Etc.

ABONNEMENT,

Un An . . . \$1.00 :- Six mois - 50c.

Voir notre liste de
primes publiée toutes
les semaines dans le
MONDE CANADIEN.

Rédaction, Administration, Atelier

35, RUE ST-JACQUES, MONTREAL,
Téléphone Bell Main 613